

JOURNAL DES DEMOISELLES.

Instruction.

DE

l'Origine des contes de Fées.

Troisième article.

LE CHAT-BOTTÉ.

Si quelques sceptiques peuvent n'être pas convaincus de l'identité de Comorre avec Barbe-Bleue, et de Dypne avec Peau-d'Ane, les plus incrédules ne peuvent nier la source du *Chat-Botté*. Ce merveilleux animal nous est venu d'Italie. Son histoire est la première fable de la onzième nuit des *Treize nuits agréables* (*tredecì piacevoli notti*), publiées en 1557 à Venise, par Giovanni-Francesco Straparola da Caravaggio. Ce recueil de nouvelles fut traduit en français, l'an 1596, par Pierre de Larivay, Champenois. C'est sa traduction que nous allons mettre sous vos yeux, mesdemoiselles, et vous serez surprises d'y retrouver la plupart des aventures du héros à quatre pattes, que Charles Perrault vous a fait connaître.

XIII.

ANCIENNE VERSION FRANÇAISE DU CHAT-BOTTÉ.

Soriane meurt, laisse trois enfants: Dussolin, Tesifon et Constantin-le-Fortuné. Ce dernier, par le moyen d'une chatte, acquiert un puissant royaume.

En Bohême, était jadis une bonne pauvre veuve, nommée Soriane, laquelle avait trois fils; l'un nommé Dussolin, l'autre Tesifon, et le troisième Constantin-le-Fortuné. Ceste-cy n'avait autres biens en ce monde que trois choses, à savoir : une huche à pétrir le pain; un tour, ou rondeau sur lequel on tourne la pâte; et une chatte. La pauvre vieille, chargée d'ans et aggravée de maladie, se sentant au lit de la mort, voulut disposer de si peu qu'elle avait, et faire un testament par lequel elle laissa : à Dussolin, son aîné, la huche; à Tesifon, le tour ou rondeau; et au petit Constantin, la chatte. Elle morte et ensevelie, les voisins qui connaissaient la pauvreté de ses enfants, empruntaient d'eux le plus souvent et la huche et le rondeau, et en les rendant, leur donnaient pour le louage toujours quelque petite fouasse ou tourteau, que Dussolin et Tesifon mangeaient seuls, sans d'un seul petit morceau faire part à leur jeune frère Constantin, auquel, s'il advenait quelquefois que il leur en demandât, ils ré-

5

pondaient qu'il en demandât à sa chatte, et qu'elle luy en baillerait; à raison de quoy le pauvret en durait beaucoup de disettes. Quoy voyant, la chatte, laquelle était fée, en eut telle pitié, qu'elle ne prit jamais repos qu'elle ne trouvât à son maître remède propre contre la maldre et la gloute gourmandise des deux frères. De manière qu'un matin, accostant son maître Constantin, elle lui dit : « Monsieur, qui endure n'est pas vaincu; la patience surmonte la douleur, c'est pourquoy je vous supplie attendre le temps et me laisser faire; d'autant que j'espère en bref pourvoir si bien à vos nécessités, que vos frères se sentiront bien heureux pouvoir vous requérir ce dont vous les suppliez maintenant. »

Ce disant, prit une méchante besace, sortit de la chambre, et s'en alla à la campagne, où, feignant dormir, elle prit un lièvre, lequel se jouait autour d'elle, et le tua. Ce fait, le serrant dans son sac qu'elle jeta sur ses épaules, alla au palais royal, auquel elle se promena cinq ou six tours, et s'étant accostée de quelques courtisans, les pria la faire parler au roi, ce qu'ils firent.

Le roi, entendant qu'une chatte voulait lui parler, la fit entrer; et s'étant informé de ce qu'elle demandait, répondit que Constantin son maître l'avait envoyée pour, en son nom, présenter ce levraut à sa majesté. Ce disant, le tira de sa besace, et faisant une grande révérence, le lui présenta.

Le roi le reçut fort amiablement, lui demandant qui était ce Constantin.

« C'est, dit la chatte, un jeune gentilhomme qui, en bonté, beauté, vertu et puissance, n'a son pareil. » Quoy entendu par le roi, en fut fort joyeux, espérant le connaître mieux à l'avenir; et, commandant qu'on fit dîner madame la chatte, se retira.

La chatte ayant bien farci sa panse, voulut que son maître se ressentît de sa

bonne fortune, de façon qu'avec ses griffes, le plus subtilement qu'elle put, et sans être aperçue de personne, emplit secrètement sa besace des meilleures viandes et plus friands morceaux qui fussent sur table; et ayant pris congé de toute la cour, s'en retourna trouver son maître.

Les deux frères voyant Constantin triompher de tant de vivres, lui en demandèrent; mais leur rendant la pareille, les renvoya à leur huche et rondeau, dont ils furent tant irrités, qu'ils l'eussent volontiers dévoré.

Quoique Constantin fût beau, comme ainsi accompli en ses membres et de bien bonne grâce, si est-ce que la pauvreté, la faim et la nécessité qu'il avait endurées, l'avaient tant défiguré, que c'était horreur de le voir. Au moyen de quoy sa chatte, qui l'aimait beaucoup, s'avisa de le soulager par certains remèdes à elle connus; de mode, qu'après l'avoir instruit de ce qu'il avait à faire, le mena près le coulant d'un certain fleuve où elle le fit dépouiller tout nu, après le plongea par trois fois en l'eau, puis avec sa langue le lécha diligemment, lui peigna la tête avec ses griffes et continua cet office tant soigneusement, qu'en moins de trois jours elle le rendit tout sain et gaillard.

Ce fait, la chatte voyant son maître bien guéri et dispos, lui dit : « Monsieur, si me voulez croire, et suivre mon conseil, je m'ose vanter de vous enrichir en bref.

— Et comment? dit Constantin.

— Le mieux du monde, répond la chatte; venez seulement avec moi et ne vous souciez d'autre chose. »

Ce dit, le mena vers une rivière qui était assez près du palais royal, et là le dépouilla de tous ses vêtements, puis le fit mettre en l'eau jusques à la gorge. Cela fait, elle se prit à crier tant qu'elle put : « A l'ayde, à l'ayde! au secours, au secours! Hélas! monsieur Constantin se noie! chétive-moi, que deviendrai-je, que ferai-je? »

Ce cri fut si grand et tant de fois réitéré, qu'il vint jusqu'aux oreilles du roy, lequel considérant que ce pouvait être ce Constantin qui lui avait fait tant de présents, commanda qu'en toute diligence on l'allât secourir. Ce jeune homme étant retiré de l'eau et sauvé du danger, fut revêtu de beaux et riches accoutrements et mené devant le roi, lequel le reçut fort amialement. Et lui demandant qui l'avait ainsi jeté en la rivière, le pauvre homme ne savait que répondre, quand sa chatte, qui l'accompagnait, prenant la parole, dit : « Sire, la peur qu'il a eue, se voyant au danger où on l'a trouvé, l'a tellement éperdu, qu'il ne peut encore bonnement reprendre ses forces ni recouvrer la parole pour vous rendre raison de ce que luy demandez ; c'est pourquoy, s'il plaît à votre majesté, je suppléerai à ce défaut, et vous dirai cè qui en est. Sachez donc, Sire, que comme il était exprès parti de sa maison, chargé de bagues, joyaux et pierres précieuses, dont il vous venait faire présent, a été chevalé par des voleurs, qui, le prenant à leur avantage, lui ont tout ôté jusqu'à sa chemise ; puis, le pensant noyer, l'ont jeté en la rivière, où, sans le bon secours de ces gentilshommes, il eust été ensevely des ondes, et n'en fût jamais échappé. »

Quoy entendant le roy, commanda qu'il fût bien traité et mis en une belle et riche chambre, joyeux à merveilles d'avoir un tel hôte, lequel croyant être autant riche que beau, délibéra lui faire épouser la princesse sa fille ; ce qui fut incontinent exécuté. Les nopces faites, et solennellement célébrées en toute magnificence, le roi commanda que dix mulets fussent chargés d'or et d'argent, et cinq autres de riches vêtements et de meubles précieux, et conduits en la maison de son gendre Constantin, lequel se voyant honoré de la compagnie d'un monde de braves gentilshommes, joint qu'en si peu de temps il était devenu si riche et si puissant, qu'il

était la seconde personne après le roy, était joyeux à merveilles. Toutefois, ceste joie était tempérée d'un envieux soucy, ne sachant, le bon seigneur, où mener sa femme, dont il se fâchait assez en soi-même, quand sa chatte lui dit qu'il mît sous le pied tout ce chagrin, et se réjouît, la laissant faire, parce qu'elle pourvoirait bien à tout.

Ainsi donc, chevauchant cette belle troupe, la chatte courut devant, et estant jà éloignée d'eux, rencontra quelques gens à cheval, auxquels elle dit : « Que faites-vous ici, pauvres hommes ? Fuyez, de par Dieu ! fuyez, en toute diligence, si ne voulez être perdus, car voici une grande troupe de gens d'armes qui ne failliront à vous prendre ou tuer ; et les voici déjà à vos talons. Et quoi ! n'entendez-vous point le hennissement de leurs chevaux ? »

— Que ferons-nous donc ? dirent les chevaucheurs, étonnés de telles nouvelles.

— Quoi ! répond la chatte, il faudra que fassiez ce que je vous dirai. S'ils vous demandent à qui vous êtes, vous répondrez ainsi : « Nous sommes serviteurs et sujets du seigneur Constantin, et je m'assure que vous avouant de lui, duquel ils sont bons amis, ils ne vous feront point de tort. »

Ce dit, cette chatte alla plus avant et trouva des pasteurs qui gardaient force bétail, auxquels elle fit le semblable comme à tous ceux qu'elle trouva par les chemins. Les gentilshommes qui accompagnaient la princesse Elisette (car tel était le nom de la nouvelle mariée), venant à passer, demandèrent à ces hommes de cheval et aux pasteurs à qui ils étaient, lesquels unanimement répondirent être à monsieur Constantin. Alors les gentilshommes lui dirent : « Eh bien, monsieur, nous commençons donc à entrer sur vos terres ? »

A quoi d'un branlement de tête et gracieux souris, il fit signe que oui, faisant toujours pareille réponse à tout ce qu'on lui demandait. Au moyen de quoi on l'a-

vait en estime d'un très-riche gentil-homme.

Madame la chatte, qui allait toujours devant pour préparer les logis, arriva de fortune en un très-beau château, auquel entrée, elle dit à ceux qu'elle y trouva : « Que faites-vous ici, gens de bien ? Hé ! Dieu ! vous apercevez-vous point de votre prochaine ruine ? »

— Quelle ? dirent ceux du château.

— Quelle ? répond la chatte ; telle que je vous assure que devant qu'il soit une heure d'ici, vous serez tous taillés en pièces. Écoutez, n'entendez-vous point déjà le bruit des chevaux ? Regardez, voyez-vous pas la poudre qu'ils font voler en l'air ? Or, si ne voulez tous mourir, prenez mon conseil, et je promets vous garantir. Si quelques-uns vous demandent à qui est ce château, dites seulement que c'est à Constantin-le-Fortuné, et ils ne vous feront rien, je vous en réponds. »

Ces troupes arrivées au château, demandèrent aux gardes qui en était le seigneur, lesquels répondirent que c'était Constantin-le-Fortuné. A raison de quoy ils y descendirent et s'y logèrent fort commodément et honorablement.

Or, était advenu que le seigneur de la place, nommé Valentin, fort brave soldat, était le jour précédent sorti de ce château pour conduire en une autre sienne maison sa nouvelle femme ; mais par ne sais quel étrange malheur, était mort subitement par les chemins. De manière que Constantin, qui par la confession publiquement faite par ceux du dedans, en avait pris possession, en demeura maître et seigneur.

A quelque temps de là, Morand, roi de Bohême, trépassa ; à raison de quoi, Constantin-le-Fortuné, qui avait épousé la princesse Elisette, fille unique du roi défunt, et seule et légitime héritière de la couronne d'un tout-puissant royaume, duquel, avec sa bien-aimée Elisette, il fut, par les Etats, couronné roi. Ainsi, de pauvre et

béâtre qu'il était, parvint à la couronne, dont il a paisiblement joui jusqu'à son décès ; laissant, après iceluy, plusieurs beaux enfants héritiers à de tant riches possessions. »

ÉMILE DE LA BÉDOLLIÈRE.

Revue Littéraire

Sur Terre et sur Mer, suivi de *Lucie Hardinge*, par Fenimore Cooper, traduit de l'anglais par Emile de la Bédollière. 4 vol. in-8°. Chez Gustave Barba, libraire, rue Mazarine, 34.

Le capitaine Wallingford, dont le nom figure glorieusement dans les annales de la marine américaine, était mort en 1794, laissant une fille et un fils, Grace et Miles. Leur mère n'avait survécu que peu de temps à son époux, et les deux orphelins restèrent confiés à la tutelle de M. Hardinge, pasteur d'un temple anglican. Pour se conformer aux dernières volontés de la femme du capitaine, le pasteur s'établit, avec son fils et sa fille, Rupert et Lucie, dans Clawbonny, ferme qui appartenait depuis longues années à la famille Wallingford. Dès ce moment, ce séjour devint délicieux pour les quatre jeunes gens. Tandis que Miles et Rupert couraient les champs, accompagnés d'un des petits nègres de l'habitation nommé Nabuchodonosor, dont ils avaient fait le compagnon de leurs jeux, ou bien vogaient dans un canot sur la rivière qui bordait Clawbonny, Grace et Lucie se promenaient, et discoutraient ensemble des choses graves dont s'occupent des têtes de douze ans.

Le pasteur destinait son fils aux saintes fonctions qu'il exerçait et que ses ancêtres avaient successivement remplies. Quant à son pupille, il crut devoir diriger ses études vers le barreau ; mais Rupert, sans avoir de goût pour aucune profession, trouva qu'il y avait eu assez d'Hardinge dans l'église, et Miles Wallingford voulut être

marin comme son père. Cependant il aurait renoncé à ce désir, suivi les sages conseils de son tuteur, cédé aux larmes de sa sœur et aux prières de Lucie, qu'il aimait comme une seconde sœur, si Rupert, lui inspirant des idées d'ambition et de richesse, ne lui eût fait entrevoir dans l'état de marin la gloire et la fortune. « Partons ensemble, lui dit-il, allons à New-York, embarquons-nous. Ceux qui commencent avec rien, réussissent, dit-on; n'emportons qu'un léger bagage : notre succès sera certain. »

Miles avait près de dix-sept ans, Rupert quelques mois de plus; avec l'aide de Nabuchodonosor, qui avait en secret préparé un bateau, les fugitifs arrivèrent à New-York; et, après avoir recommandé au nègre de reconduire le bateau à Clawbonny, ils s'embarquèrent à bord du *John*, en partance pour Canton. Dès qu'on eut levé l'ancre, les deux novices furent mis à l'œuvre. Miles se trouva bientôt au courant des manœuvres principales, et reçut les compliments du lieutenant, M. Marbre, vieux marin endurci et peu flatteur; mais Rupert, indolent et maladroit, ne fut jugé bon qu'à tenir les écritures. Depuis quelque temps le *John* voguait en pleine mer, lorsqu'on vit tout à coup une tête de nègre paraître en dehors de l'écoutille... C'était Nabuchodonosor, qui, entraîné par son attachement pour Miles, avait réussi à se glisser à bord du navire et à rester caché à fond de cale jusqu'à ce que l'éloignement de terre eût rendu son renvoi impossible. Touché de cette marque de dévouement, Miles obtint l'admission de son esclave en qualité de matelot, et Nabuchodonosor, par ses services intelligents, mérita bientôt la bienveillance de l'équipage.

Une année s'écoula, les deux amis éprouvèrent une tempête, un naufrage, et revinrent à New-York, où le bon M. Hardinge pardonna à ses deux enfants. Grace et Lucie étaient devenues des demoiselles. La sœur de Miles, par ses traits purs et délicats, par la douceur et la sensibilité de

son caractère, justifiait le nom qu'on lui avait donné; la sœur de Rupert, quoique aussi jolie, était de formes plus fortes, et d'une humeur plus gaie, plus enjouée. Chacun des deux jeunes gens ne put cacher son admiration pour la sœur de son ami; on peut juger du bonheur que tous les habitants de Clawbonny éprouvèrent à se voir réunis. Que de choses aimables à se dire, que de récits à se faire!... Ils pouvaient tous être heureux en ne se quittant plus. Rupert, trouvant trop de fatigues dans l'état de marin, revenu de ses idées d'ambition, était entré dans l'étude d'un homme de loi; mais Miles, avait un besoin de mouvement, une ardeur pour le péril, qui le firent renoncer à cette douce intimité. Au moment de son départ, Lucie, en lui remettant un petit exemplaire de la Bible, lui dit d'une voix entrecoupée par ses sanglots: « Miles, ce livre ne m'a jamais quitté; en le lisant, songez à moi! »

Le jeune aventurier, suivi de son fidèle Nabuchodonosor, après bien des voyages, dans lesquels nous ne le suivrons pas, et bien des accidents, dont il nous suffira de dire qu'il s'était tiré sain et sauf, venait de dépasser les parages de la Terre de Feu, et le navire longeait la côte septentrionale de l'Amérique du Sud, afin d'échanger, avec les sauvages qui l'habitaient, les articles exportés de Londres, contre des peaux de loutres marines. L'un de ces sauvages, que les marins, à cause de sa taille élevée et de son excessive maigreur, surnommaient le *Grand-Sec*, avait établi de fréquentes communications avec le navire. Accompagné de deux Indiens, muets et impassibles comme lui, il s'était même habitué à séjourner sur le pont; et, dans leur présence, le capitaine ne voyait qu'une garantie de la bonne foi de ces sauvages. Mais une nuit, Miles, se trouvant de quart, était plongé dans une profonde rêverie, lorsque tout à coup les trois Indiens bondissant sur lui, le garrottent, le bâillonnent, tandis qu'une trentaine de sauvages armés

de couteaux, de haches et de massues, escadaient le navire. Le capitaine, réveillé sans doute par le bruit, s'avance en dehors de l'écoutille : un coup violent l'étend raide mort ; les portes qui pouvaient donner passage aux matelots sont barricadées. La voix de Marbre se fait entendre ; et Miles, délivré de ses liens et de son bâillon par l'ordre du Grand-Sec, put raconter au lieutenant les événements qui venaient de se passer. Celui-ci, au risque de périr lui et les siens, voulait faire sauter le navire ; mais Miles l'en détourna : une inspiration subite venait de traverser son esprit. Persuadé que les sauvages ne lui avaient conservé la vie que dans le but d'utiliser ses connaissances en marine, pour qu'il les rapprochât de la côte, afin de dévaliser le bâtiment ; Miles s'élança sur le gouvernail, et profitant de la marée, il dirigea le navire en pleine mer. Épouvantés de cette manœuvre à laquelle ils ne s'attendaient pas, les Indiens se précipitèrent dans les flots pour regagner la terre, et le Grand-Sec resta seul avec les plus braves ; mais ils éprouvèrent bientôt le mal de mer : Marbre, averti par Miles, cria à ses matelots de se diriger tous contre une des portes de l'écoutille ; cette porte céda sous d'aussi rudes efforts, et les sauvages furent jetés à la mer. Quant au Grand-Sec, on le perdit.

Échappé à ce danger, le navire, dont Miles fut proclamé capitaine, du consentement même de Marbre, voguait au milieu de l'océan Pacifique, lorsqu'il fut capturé par un corsaire français. Mais, après un combat, Miles reprenait son navire et ramenait à New-York un Anglais, le major Morton, et sa jolie fille, qu'il avait délivrés des mains du corsaire. Le jeune capitaine les présenta dans sa famille, et bientôt Rupert demanda la main de miss Morton, qui, séduite par les manières élégantes du jeune homme, consentit à devenir sa femme. Mais quelques mois plus tard, Grace, minée par une fièvre lente,

s'éteignait dans les bras de son frère : c'est que Rupert lui avait fait le serment de l'épouser, et que cette infidélité la faisait mourir. Après cette révélation, elle exigea que Miles n'adressât aucun reproche au fils de leur tuteur, et elle poussa même la générosité jusqu'à lui laisser un legs considérable.

Miles ne pouvant plus voir Rupert, et s'accusant d'être la cause, bien qu'involontaire, de la mort de sa sœur, quitta Clowbonny, où rien ne le retenait ; car Lucie Hardinge venait de se rendre à New-York auprès d'une de ses parentes qui devait, dit-on, lui laisser une grande fortune ; le bruit courait déjà que de très-beaux partis s'étaient présentés pour elle ; et le capitaine, bien qu'il conservât à son amie d'enfance la plus profonde affection, en comparant sa position personnelle avec le changement de fortune de Lucie, n'osa pas proposer à M. Hardinge un mariage qui lui semblait maintenant impossible.

Avant de reprendre la mer, Miles, ne voulant pas que Clowbonny tombât en des mains étrangères, avait laissé un testament en faveur d'un de ses cousins ; et celui-ci avait fait une avance de 40,000 dollars pour payer la cargaison du navire du capitaine ; mais ce navire fut assailli par une affreuse tempête et sombra ; Miles se sauva sur un radeau, et fut recueilli par Marbre et Nabuchodonosor, dans une chaloupe qu'ils avaient pu diriger. Après toutes ces catastrophes, ils arrivèrent à New-York : là de nouveaux malheurs les attendaient encore. Le cousin de Miles était mort intestat, ses créanciers réclamaient les 40,000 dollars, et, à peine débarqué, le jeune capitaine venait d'être mis en prison, lorsque, quelques heures après, une jeune fille, entraînant un vieillard qui pouvait à peine la suivre, pénétrait dans la chambre de Miles... c'était Lucie accompagnée de son père ; Lucie toujours libre, et qui n'avait pas voulu donner sa main à un autre qu'à son ami d'enfance.

Comme Miles sortait de prison, sous caution, il aperçut Marbre et Nabuchodonosor occupés à confectionner une échelle de corde à l'aide de laquelle ils espéraient, pendant la nuit, délivrer leur capitaine. « J'ai presque envie de vous prier de retourner en prison, lui dirent les deux braves marins, afin d'avoir le plaisir de vous rendre la liberté. » Mais ce n'était pas l'avis de Lucie Hardinge, ni de son père. Ils se rendirent, ainsi que Miles, chez l'avocat de feu le cousin Wallingford; l'avocat arrivait d'un long voyage et apprit au jeune capitaine que non-seulement il allait rentrer en possession de Clawbonny, mais que son cousin l'ayant fait son héritier, il se trouvait à la tête d'une immense fortune. Il est inutile d'ajouter qu'il la partagea avec Lucie Hardinge, qui lui reprocha souvent d'avoir tant tardé à révéler un attachement qu'elle avait depuis longtemps deviné, et d'avoir couru bien loin chercher la fortune

et le bonheur, tandis qu'ils l'attendaient chez lui.

Marbre vécut quelques années encore au milieu de la famille Wallingford, et mourut dans les bras de son ami. Suivant le dernier désir du marin, la mer lui servit de tombeau. Rupert, après avoir dissipé la fortune de sa femme, mourut misérable, et sa veuve se consola bien vite par un riche mariage. Nabuchodonosor épousa sa cousine Chloé, jeune négresse, femme de chambre de Lucie, et le fidèle serviteur ne quitta jamais son maître.

Tel est, mesdemoiselles, le roman de Fenimore Cooper que M. Émile de la Bédollière vient de traduire avec l'exactitude et l'élégance que nous nous sommes déjà plu à constater. Des naufrages, des combats, des péripéties de toutes sortes, font de ce nouvel ouvrage une lecture amusante et variée.

AYMAR DE LA PERRIÈRE.

Littérature Étrangère.

LETTER XLII.

TO THE COUNTESS OF

Adoption is very common amongst the Turks, and yet more amongst the Greeks and Armenians. Not having it in their power to give their estates to a friend or distant relation, to avoid its falling into the grand signior's treasury, when they are not likely to have any children of their own, they chuse some pretty child of either sex, amongst the meanest people, and carry the child and its parents before the cady, and there declare they receive it for their heir. The parents, at the same time, renounce all future claim to it; a writing is drawn and witnessed, and a child thus adopted cannot be disinherited. Yet I have seen some

LETTRE XLII.

A LA COMTESSE

L'adoption est très-commune chez les Turcs, et plus encore chez les Grecs et les Arméniens. Comme il ne leur est point permis de laisser leur fortune à un ami ou à un parent éloigné, ils ont soin, afin d'éviter qu'elle n'aille grossir le trésor du grand seigneur, et lorsqu'il ne paraît point probable qu'ils aient d'héritier, de choisir quelque joli petit enfant de l'un ou de l'autre sexe, parmi les plus pauvres du peuple; ils le conduisent, accompagné des père et mère, devant le cadi, et là déclarent qu'ils le prennent pour héritier. Les père et mère renoncent, en même temps, à tout droit sur l'enfant; un écrit est dressé, signé, et l'enfant ainsi adopté ne peut pas être déshérité. J'ai vu cependant quelques malheureux mendiants refuser de se séparer de leurs enfants, quoiqu'ils leur fussent demandés

common beggars, that have refused to part with their children in this manner to some of the richest among the Greeks (so powerful is the instinctive affection that is natural to parents!) though the adopting fathers are generally very tender to their children of their *soul*, as they call them. I own this custom pleases me much better than our absurd one of following our name. Methinks, 'tis much more reasonable to make happy and rich an infant whom I educate after my own manner, brought up (in the turkish phrase) upon my knees, and who has learnt to look upon me with a filial aspect, than to give an estate to a creature without other merit or relation to me than of a few letters; yet this is an absurdity we see frequently practised.

(Extrait d'une lettre de milady Montague.)

Educacion.

HISTOIRE

DES

SIX FEMMES DE HENRI VIII,

ROI D'ANGLETERRE.

Premier article.

CATHERINE D'ARRAGON.

Catherine était fille de Ferdinand d'Arragon et d'Isabelle de Castille, roi et reine d'Espagne. Elle naquit sous le beau ciel de l'Andalousie. Ses premiers regards se reposèrent sur les merveilles de l'Alhambra, et ses premières joies retentirent dans les délicieux jardins du Généraliffe.

Les Espagnols ayant conquis les Maures, avaient adopté leurs mœurs, leurs sciences et leurs arts, dont ils reconnaissaient la supériorité. Catherine fut donc élevée

par les Grecs les plus riches (tant est puissante cette affection instinctive que la nature a mise dans le cœur du père et de la mère!) et, bien que les pères adoptifs aient, en général, beaucoup de tendresse pour ces enfants de leur *âme*, comme ils les appellent. J'avoue que cet usage me plaît beaucoup mieux que notre coutume absurde de suivre, en pareil cas, de simples rapports de nom. Il me semble qu'il est beaucoup plus raisonnable de rendre heureux et riche un enfant dont j'ai dirigé l'éducation selon mon goût, que j'ai élevé sur mes genoux (selon l'expression turque) et qui a appris à me regarder comme sa mère, que de laisser une fortune à une personne qui n'a pas d'autre mérite à mes yeux, d'autre rapport avec moi, que l'échange de quelques lettres; et c'est cependant une absurdité que nous voyons faire bien souvent.

avec le plus grand soin sous les yeux de la reine Isabelle, l'un des plus grands génies de son temps, et qui savait allier à la fois les devoirs d'une grande souveraine et ceux d'une mère habile et attentive.

Au retour d'une visite faite à Marie de Brabant (fille de Charles le Téméraire), le roi et la reine d'Espagne, poussés des vents contraires, furent jetés par la tempête sur les côtes d'Angleterre, où ils firent naufrage. Henri VII régnait alors. Sage, prudent, mais rusé et avare à l'excès, il se transporta aussitôt près des hôtes que le destin lui envoyait, les entoura de plaisirs, de fêtes, et, à force d'obsessions, leur fit signer un traité par lequel ils donnaient leur fille Catherine à son fils Arthur, prince de Galles, avec une énorme dot payée comptant. Henri s'assura des otages et des garanties jusqu'à l'exécution de ce traité, qui devait avoir lieu immédiatement.

Catherine arriva en Angleterre à l'âge de onze ans. Elle épousa aussitôt le prince Arthur, et fut élevée à la cour jusqu'à l'époque où elle devait habiter avec son

mari, époque après laquelle il ne vécut que cinq mois, et mourut d'une consomption déjà très-avancée au moment de son mariage.

Le roi d'Espagne réclama sa fille, qui devait lui être rendue ainsi que sa dot, aux termes du traité. Comme ce n'était pas le compte de Henri VII, il garda l'une et l'autre et envoya de nouvelles propositions.

Catherine avait épousé Arthur sans répugnance comme sans satisfaction; instrument passif de l'intérêt politique qui avait formé ce mariage. Mais à peine fut-il rompu qu'elle tourna ses vœux et ses espérances vers sa chère Espagne. Elle écrivit à Jeanne, sa sœur chérie (depuis Jeanne la folle, mère de Charles-Quint), et lui exprima tout le bonheur qu'elle éprouvait à la seule pensée de revoir encore et sa belle patrie, et le ciel bleu qui souriait à leurs innocentes joies sur les rives du Mançanarès; puis elle lui peignit toute la monotonie de sa vie habituelle, encore augmentée par la vue d'un ciel brumeux et d'un pâle soleil; comparant avec tristesse les vagues fangeuses de la Tamise avec les flots azurés du Guadalquivir. Elle allait, disait-elle, revivre à la seule vue de la terre natale, toujours regrettée et jamais oubliée.

Catherine se présenta devant Henri VII et lui remit la lettre de son père, puis sollicita respectueusement son renvoi. Le roi lui répondit qu'elle avait cessé d'être Espagnole en devenant princesse d'Angleterre, et que des raisons d'état exigeaient qu'elle épousât le prince Henri, devenu, par la mort de son frère, héritier présomptif de la couronne. Elle protesta en vain contre une décision aussi arbitraire. La cour d'Espagne, dans l'impuissance de s'y opposer, donna son consentement, et Catherine d'Arragon dut obéir à la loi impérieuse, inévitable, qui la liait de nouveau à la famille royale d'Angleterre, par un mariage qu'elle n'eût jamais souhaité.

La princesse vit partir le vaisseau qui devait la ramener dans sa patrie, et qui n'emportait que des adieux à tout ce qu'elle avait aimé, à tout ce qu'elle avait espéré revoir, et dont elle se voyait séparée à jamais. « Que votre destinée, écrivait-elle à Jeanne, est loin de ressembler à la mienne, ma sœur! vous avez épousé l'homme de votre choix, vous en êtes aimée; vos jours sont de soie et d'or. Mais moi, victime de la politique, le devoir va m'imposer de nouveaux ses dures conditions. Je connais le prince Henri, mes liens seront de fer... obéir et me résigner, je le sens, telle sera ma vie, car mes pleurs et mes regrets me seraient imputés à crime. »

La princesse espagnole fut mariée au prince de Galles, qui monta peu de temps après sur le trône et devint Henri VIII. Catherine se montra de nouveau ce qu'elle avait toujours été : bonne, généreuse; mais ferme et énergique. Longtemps elle contint, par sa raison et sa douceur, l'humeur farouche de son nouvel époux, et lorsqu'il fut roi, elle sut encore lui résister lorsqu'il voulait la soumettre à des volontés tyranniques ou extravagantes. Henri, malgré lui, rendait justice à ses vertus, et pendant dix-huit années il la traita assez bien, à la fidélité près.

Henri VIII et François I^{er}, roi de France, furent quelque temps amis. Aux fêtes du camp du Drap d'or, François avait réuni les plus belles femmes de sa cour, au milieu desquelles brillait la belle Diane de Poitiers, duchesse de Valentinois, qu'il présenta lui-même à la reine d'Angleterre. Catherine avait une intégrité de mœurs qui ne lui permettait pas d'approuver la licence que François affectait aussi ouvertement. Elle reçut la favorite avec une froideur hautaine que la belle duchesse n'oublia jamais.

Sans être régulièrement belle, la reine Catherine était ce qu'on a toujours appelé une belle femme. Sa figure était ovale, ses traits fins et délicats et ses yeux superbes.

Son teint avait cette nuance particulière aux femmes de l'Andalousie; ses cheveux, d'un noir de jais, étaient longs et soyeux, et sa taille majestueuse eût été parfaite, si un peu trop d'embonpoint n'en eût altéré l'élégance. Pour plaire à son mari, elle adoptait, dans les occasions d'apparat, les modes anglaises, mais elle préférait le costume espagnol, qu'elle portait habituellement.

Au milieu des fêtes qui se succédaient à la cour de France, un premier malheur vint frapper Catherine. Un exprès arrivait expédié en toute diligence par Charles-Quint, fils de la reine Jeanne d'Arragon (sœur de la reine d'Angleterre). Le jeune prince suppliait sa tante d'obtenir du roi son époux la permission de venir en Espagne, où sa présence était d'une grande et triste importance... la reine d'Espagne venait de perdre la raison. Philippe de Brabant, tué dans une bataille en défendant son propre étendard, avait été rapporté aux pieds de sa malheureuse femme, qui, à cette vue, avait été frappée de folie. Ayant fait embaumer le corps de Philippe, elle l'avait fait déposer dans son oratoire; là, dans une douloureuse contemplation, l'infortunée passait les jours et les nuits, refusant toute nourriture, et sans jamais céder au sommeil. Ni les prières, ni les supplications de son fils ne pouvaient l'arracher un instant à cette effrayante et dangereuse immobilité; et il implorait de sa tante le seul espoir de salut qu'on espérait de sa présence inopinée, devant celle qui leur était si chère!

Malgré les instances de sa femme, Henri refusa le consentement si vivement désiré. Il répondit à Charles-Quint que la santé de la reine d'Angleterre était trop précieuse pour l'exposer aux dangers d'une traversée. Catherine ressentit profondément la dureté de ce refus, d'autant plus cruel qu'il fut suggéré à son mari par François I^{er}, qui cachait un motif politique sous l'apparence d'une inquiète sollicitude. Ce fut pour la reine l'événement précurseur de ses autres chagrins.

Parmi les plus belles femmes qui ornaient la cour de France, on citait Anne de Bolein, non comme la plus belle sans doute, mais comme la plus séduisante. Formée à l'école de la duchesse de Valentinois, Anne reçut des instructions qu'elle sut mettre à profit. Beaucoup plus instruite que ne l'étaient ordinairement les femmes de ce siècle, Anne parlait plusieurs langues, chantait à ravir, dansait avec grâce, et avait amené une sorte de révolution dans les modes de l'époque, par le goût et l'élégance qu'elle déployait dans sa parure. Jamais des dehors aussi charmants n'avaient frappé les regards de Henri. Il la nomma une des filles d'honneur de la reine, qui l'accueillit avec bonté, sans se douter quelle serait la funeste influence de cette jeune fille sur sa destinée.

A son retour à Londres, les éloges et les attentions du roi pour Anne de Bolein éveillèrent les premières idées de défiance dans le cœur de Catherine; mais, connaissant toute la légèreté de Henri, elle plaignit Anne d'être en butte à ses séductions. Elle lui représenta même doucement quels étaient les dangers auxquels sa coquetterie l'exposait; Anne de Bolein n'en tint compte, et bientôt même reçut ces représentations avec une feinte soumission qui laissait percer cependant une teinte d'ironie.

Henri commença bientôt à manifester à sa femme un éloignement et une froideur qu'elle ne sut d'abord comment expliquer. Quoique habituée à son inconstance, jamais elle n'avait éprouvé de lui ni dureté, ni mauvais procédés; elle s'aperçut enfin que son mari était non-seulement infidèle, mais qu'il la regardait comme un obstacle à la réussite de ses nouveaux projets.

Anne de Bolein connaissant l'humeur inconstante de Henri, se gardait bien d'y donner prise par la moindre imprudence. Souvent elle le désespérait, pendant que l'expression de ses yeux démentait ses

paroles. Elle feignait un attachement vertueux, combattu, se plaignait d'être malheureuse; enfin un jour qu'Henri lui disait : « Qu'ai-je donc fait, mon Dieu! pour être ainsi traité par vous? » l'adroite jeune fille lui répondit, en s'échappant : « *Hélas! sire, vous êtes marié!* »

Henri la suivit des yeux en murmurant. « Marié, marié! oui, je suis marié, mais je puis cesser de l'être. »

Peu de jours après, il garda la chambre, se plaignant d'une indisposition. Catherine accourut près de lui, et ne pouvant parvenir à calmer son irritation, elle sollicita sa confiance; mais il éclata bientôt, prétextant des pensées qui dévoraient son repos. La reine le pressa, lui demandant avec tendresse si elle avait cessé d'être son amie. « Non, lui répondit-il, vous pouvez même l'être toujours; si vous voulez mon repos, mon bonheur, il faut cesser d'être l'épouse et devenir seulement l'amie. »

Catherine resta muette de saisissement, mais se relevant avec dignité : « Cesser d'être votre femme est impossible, Henri, répondit-elle, Catherine d'Arragon ne cessera d'être la femme de Henri VIII, que quand la mort aura brisé leurs liens. — Eh bien! dit le roi, ma volonté sera donc plus puissante, car je ne puis plus supporter l'idée de vivre avec la femme de mon frère; songez-y, Catherine! le divorce, avec l'amitié de Henri, ou votre répudiation scandaleuse, éclatante, et une réclusion perpétuelle. — Mon choix est fait, sire, nommez la retraite où il vous plaira m'exiler; la reine d'Angleterre s'y rendra, et votre épouse irréprochable saura y vivre et y mourir. » Irrité de cette réponse, le roi se leva, et la fixant avec une froide colère : « Prenez garde! Catherine, ne vous hâtez pas de me résister, il peut vous en coûter cher! » La reine s'inclina avec respect et s'éloigna lentement. Rentrée dans ses appartements, elle tomba dans un accablement profond; elle connaissait son mari,

et savait qu'il ne s'était pas ainsi prononcé sans avoir pris à l'avance la résolution d'agir. Le motif qu'il alléguait pour rompre ce mariage ne pouvait être regardé comme légal, après dix-huit années d'union. Il n'était donc pas difficile d'en pénétrer la véritable cause; elle n'hésita pas un moment sur sa réalité; mais elle résolut de défendre ses droits, et de ne les céder à aucune condition.

On connaît les détails de ce singulier divorce. On sait que Henri, ne pouvant obtenir du pape Clément VII la dissolution de son mariage, résolut de s'affranchir de la dépendance de l'Église de Rome, en se déclarant lui-même seul chef de l'Église anglicane, et en introduisant dans son royaume la réforme établie par Luther.

Il ordonna à la chambre étoilée, qui fut depuis le servile instrument de son despotisme, de se saisir du procès de la reine. Elle fut citée à comparaître, le roi présent : elle s'y rendit dans toute la pompe de son rang, la couronne d'Angleterre sur la tête et le manteau royal porté par ses filles d'honneur. Peu après arrivèrent les cardinaux Wolsey et Campeggio, chargés d'expliquer les intentions du roi.

Henri conduisit la reine à son fauteuil, avec les égards qu'il avait habituellement pour elle, puis, s'adressant à l'assemblée, il déclara qu'il reconnaissait que la reine était un modèle de toutes les vertus, et que, si ce mariage était encore à faire, ce serait elle qu'il choisirait pour épouse par-dessus toutes les femmes; mais que ses scrupules de conscience l'avaient éclairé, qu'il sentait que cette union était contre les lois de Dieu, qu'il s'en rapportait aux lumières de la cour, et que si les nobles pairs trouvaient ledit mariage légitime, il se rapprocherait avec joie de son épouse bien-aimée; mais que si, dans leur conscience, les juges en décidaient autrement, il se séparerait, quoique avec un profond regret, de celle qui avait été la femme de son frère.

Catherine se leva, et dit : « My-

lords, un mariage de dix-huit années, qu'aucun usage n'a troublé, est devenu une question de légitimité. Le roi Ferdinand, mon père, sage entre tous les monarques, a soumis cette même question au pape. Le pontife a donné aussitôt la dispense nécessaire; elle a été vue et lue par la plupart, et même par la majorité d'entre vous. Aucun doute ne s'est élevé à cette époque; et, pendant les années qui se sont succédé depuis, jamais la pensée de contester la validité de ce mariage, ce qui ne pouvait venir à l'idée du roi d'Angleterre sans qu'une volonté ennemie n'ait cherché à ébranler sa foi, en détruisant sa tranquillité. C'est à vous que je m'adresse, évêque d'York, ajouta-t-elle en se tournant vers Wolsey. Vous tourmentez en ma personne l'empereur, mon neveu, qui vous a refusé son appui pour arriver au trône des papes. Vous avez dit que vous atteindriez Charles-Quint dans ses amis; vous tenez votre promesse, et vous aviez déjà commencé en lui suscitant des guerres et des ennemis. Quant à moi, sa malheureuse parente, je remets ma cause à Dieu qui vous connaît, cardinal, et me connaît aussi. Mylords juges, j'en appelle à votre équité comme épouse du roi, et à votre protection comme femme et étrangère. »

Les deux légats se trouvaient placés sur des sièges couverts de housses de drap d'or, plus élevés que les autres, et en face du roi et de la reine, dont les deux trônes étaient sous le dais; celui de la reine, environné de quatre évêques et des dames de sa suite; près de celui du roi se tenaient ses conseillers privés.

Alors on lut les articles de l'acte rédigé par les ordres du monarque, et on interpella la reine. Elle n'en tint aucun compte, mais se jetant aux pieds du roi : « Sire, lui dit-elle dans son mauvais anglais, je vous supplie, au nom de l'affection qui a existé entre nous, laissez-moi obtenir justice. Prenez pitié de votre malheureuse épouse! Je suis une pauvre étrangère, née

bien loin de ce pays. Ici, je n'ai pas un ami, pas un conseiller qui puisse plaider pour moi, et je m'adresse à vous comme à un juge suprême qui prononce sans appel. Hélas! sire, quand vous ai-je jamais offensé? Le monde est témoin que je fus toujours pour vous une humble, obéissante et loyale épouse, me conformant, ou rejetant ce qui vous plaisait ou déplaisait; aimant qui vous aimiez, qu'ils fussent mes amis ou mes ennemis. Si vous avez eu jamais le plus faible reproche à me faire, alors je consens à une séparation; mais s'il n'en est pas ainsi, sire, rendez-moi mes droits sur votre cœur, et ceux dus à une épouse que vous avez toujours honorée. Je vous le demande pour l'amour de Dieu, notre juge à tous. Si vous persistez, sire, suspendez le jugement de cette cour, permettez-moi d'écrire en Espagne pour y chercher un avocat qui me guide en ce qu'il faudra que je fasse. »

La reine se releva toute en pleurs, et Henri, qui vit la profonde impression qu'avait produite son discours, fit signe au secrétaire de continuer son office. Alors il adressa à la reine les questions prescrites. Catherine répondit que, *reine et fille de roi, elle n'avait à répondre de ses actions qu'à Dieu et au roi*; puis, s'inclinant avec respect devant son mari, elle traversa la salle avec la dignité majestueuse qui accompagnait sa démarche, s'appuyant sur le bras de Griffith, le receveur général. L'huissier éleva la voix en disant : « Catherine, reine d'Angleterre, revenez devant la cour! — Madame, on vous rappelle, » lui dit Griffith. « J'entends bien, » répondit-elle en sanglottant; mais, allez! ce n'est pas une cour dont je puisse attendre aucune justice; ainsi, sortons au plus tôt. »

Les membres de ce vénal conseil passèrent outre; et, après quelques séances, où la reine refusa constamment de paraître, un verdict fut rendu qui annulait le mariage de Henri VIII avec Catherine d'Arragon.

La reine en appela au pape. L'empereur Charles-Quint, à la nouvelle de ce scandaleux procès, écrivit au roi d'Angleterre, lui rappelant que la reine était sa tante, et que l'affront qui lui était fait devenait une grave offense pour lui et les princes de son alliance. L'orgueil de Henri fut vivement irrité par ces représentations, mais il dissimula sa colère, et fit presser Clément VIII de se décider en sa faveur.

Le pontife s'y refusa, déclarant le mariage bon et valable. Alors l'astucieux Henri parut se rapprocher de Catherine, la conduisit à Windsor pour y passer les fêtes de Noël, caressa beaucoup la jeune princesse Marie, leur fille, espérant par ces trompeuses apparences amener la reine à quelque perfide transaction dont il saurait profiter. Mais, peu de jours après, il retourna subitement à Londres, rappelé par une lettre d'Anne de Bolein qui se disait fort malade.

Le jour du nouvel an, les cardinaux Wolsey et Campeggio arrivèrent au château de Windsor, chargés d'un message du roi pour Catherine. Elle se trouvait au milieu de ses femmes; toutes étaient occupées à un ouvrage de tapisserie qu'elle destinait à sa chapelle. Les deux prélats demandèrent à lui parler dans son oratoire, de la part de sa majesté. « Parlez, messieurs, et parlez haut devant mes dames; je ne crains pas qu'on puisse alléguer aucune chose contre moi, et je voudrais que tout le monde pût me voir et m'entendre. »

Alors les cardinaux lui dirent que sa majesté désirait qu'elle voulût bien s'en rapporter à la décision d'une commission d'évêques, pour ce qui concernait leur divorce.

« Je ne reconnais d'autre autorité que celle du pape, répondit la fière et digne reine. — Nous supplions votre majesté de ne pas exciter la colère de votre royal époux, qui est disposé, en cas d'obéissance, à vous dédommager par le luxe et les richesses appartenant à votre rang actuel,

mais qui, dans le cas contraire, se verrait forcé d'agir avec sévérité.

— Dites au roi, messieurs, que je suis sa femme et non sa sujette, et que je souffrirai plutôt la mort que de céder les droits imprescriptibles d'épouse et de reine. Je désire que toute instance à cet effet me soit à l'avenir épargnée. » Cependant la reine consentit à entendre les deux cardinaux dans un entretien secret. Nul ne sait ce qui fut dit; mais Wolsey, jusqu'alors ennemi de la reine, refusa à Henri VIII d'insister davantage auprès d'elle au sujet de son divorce; il plaida sa cause avec chaleur et fut secondé par Campeggio. Wolsey fut disgracié, et Campeggio se retira prudemment à Rome.

Cette réponse exaspéra Henri; il envoya dès le lendemain l'ordre impérieux à Catherine de quitter le château royal de Windsor, de se retirer dans ses propres domaines, et là d'y attendre ses ordres. « Quelque part que je sois, répondit-elle, je suis la femme de Henri VIII, et je prie-rai pour lui. »

La permission d'emmener sa fille lui fut durement refusée; mais on la lui amena pour lui faire ses adieux. La jeune princesse, depuis Marie reine d'Angleterre (de sanglante mémoire!) montrait déjà ce caractère grave et austère qui plus tard déploya un si cruel fanatisme. Les pleurs de sa mère, les humiliations dont elle la vit abreuvée, irritèrent le cœur de cette enfant et la disposèrent à la haine et à la dissimulation. Catherine d'Arragon exhorta sa fille à se soumettre aux ordres du roi, en tout ce qu'il exigerait d'elle, comme sa fille et sa sujette, sans se permettre de scruter des intentions dont son inexpérience ne lui permettait pas de sonder la profondeur et l'importance; que des raisons d'état décidaient de son sort actuel, et que Dieu lui avait donné la force de s'y soumettre.

La fille de Henri VIII aimait tendrement sa mère. Elle écouta ces pieuses ex-

hortations dans le silence le plus respectueux, mais le feu sombre de ses regards révélait à Catherine quels sentiments agitaient le cœur de sa fille. Elle employa les plus énérgiques prières pour obtenir d'elle la promesse de se résigner aux exigences de son père, sachant combien il serait dangereux pour la princesse d'irriter le roi, quoiqu'elle ne supposât pas encore qu'il fût assez dénaturé pour flétrir cette enfant du nom de bâtarde, comme il le fit plus tard, en la privant par ce moyen de ses droits d'hérédité à la couronne.

La reine Catherine, ne pouvant plus lutter contre les humiliations qui se multipliaient autour d'elle par le soin des créatures de sa rivale, sentit qu'elle compromettrait inutilement la dignité de sa personne, et que le triomphe d'Anne de Bolein n'en serait pas moins complet. Elle se retira au château de Bugden, appartenant à l'évêque de Lincoln, qui lui était resté dévoué, et avait fait préparer royalement ses appartements pour la recevoir. Mais à peine installée, la méchanceté de ses ennemis la persécuta de nouveau. Un ordre signé de Henri, apporté par son premier page, vint dégager les gens de la reine de leur serment de fidélité, en ce qu'elle ne devait plus être considérée que comme princesse de Galles. On détacha, on enleva, sous ses yeux, tous les insignes de la royauté placés dans les appartements; mais ses domestiques en pleurs se jetèrent à ses genoux, renouvelèrent à haute voix, devant le messager royal, le serment de fidélité dont on voulait les affranchir, protestant ainsi contre l'odieuse tyrannie exercée envers leur auguste souveraine. Catherine attendrie leur tendit ses mains qu'ils baisèrent avec un religieux respect.

La reine avait choisi pour son oratoire une chambre dont les fenêtres donnaient sur la chapelle; de là, elle entendait la messe que son chapelain espagnol y célébrait tous les jours. Le soir elle renvoyait ses femmes, mais souvent

elle ne se couchait pas, et le lendemain on la trouvait assoupie dans cet oratoire. La balustrade en velours, posée sur la fenêtre de la chapelle, les coussins du prie-Dieu en avaient été enlevés d'après l'ordre brutal donné par le roi; et la triste Catherine, prosternée sur les froides pierres, passait les longues nuits de cette courte époque de sa vie dans le désespoir et la prière. Sa santé se détruisait rapidement; mais ce qui lui porta le coup mortel, ce fut la cruauté avec laquelle Henri lui fit signifier son mariage avec Anne de Bolein, ainsi que l'arrêt de la chambre étoilée qui déclarait la princesse Marie illégitime, et, comme telle, inhabile à succéder au trône. Son chapelain lui offrait des consolations, mais malgré sa charité habituelle, il laissa échapper un jour quelques paroles contre Anne de Bolein, qu'on accusait de porter audacieusement des bijoux appartenant à Catherine. (Henri VIII retenait toute sa garde-robe, ses diamants, et les riches objets qu'il lui avait donnés depuis son mariage, mais encore ceux qu'elle avait apportés d'Espagne.) La reine répondit : « Ne vous hâtez pas de blâmer cette malheureuse femme. Regardez-la comme un objet de pitié, car un jour viendra où chacun de vous pleurera sur son sort. »

L'état de Catherine devint si alarmant qu'on la décida, après bien des instances, à obtenir du roi la permission de changer d'air; ce qui la détermina, ce fut l'espoir qu'il lui accorderait la prière qu'elle y ajoutait de revoir encore une fois sa fille.

Henri ne lui fit aucune réponse; il refusa à la princesse Marie la grâce qu'elle implorait à genoux, devant Anne de Bolein, d'aller recevoir les derniers adieux de sa mère. Il indiqua, pour le changement d'air, le château de Fotheringay, sur les bords de la rivière Nene, le plus humide et le plus malsain de tous les domaines de la famille des Tudors.

Marie, en se retirant, ne put contenir son indignation contre Anne, et murmura

sourdement : « Puisse-t-elle n'avoir jamais besoin de ma pitié! »

L'infortunée Catherine épuisa cette nouvelle coupe d'amertume, mais elle refusa de se rendre à Fotheringay et se fit transporter à l'abbaye de Péterborough, qu'elle avait fondée, et où elle voulut mourir. Se regardant comme la cause du bouleversement religieux qui suivit sa répudiation, elle s'offrait à Dieu comme une victime d'expiation, et n'osait même désirer la fin de sa douloureuse existence, dans la crainte de se soustraire au sacrifice qu'elle s'imposait. Entourée du profond respect que l'on conservait pour son rang, autant que pour sa personne, pas une main n'eût osé presser la sienne, essuyer ses larmes. Sans amis, comme sans famille, Catherine d'Arragon languit deux années après sa répudiation, dévorée d'une douleur que rien n'adouçissait, que le plus faible espoir ne calma jamais. Lorsqu'elle sentit que son heure suprême approchait, elle appela près de son lit lady Willoughby, et lui dicta la lettre suivante :

« Mon seigneur et cher époux, l'heure de ma mort va sonner; l'affection profonde que je vous ai vouée dicte ce peu de mots. Souvenez-vous, sire, que le soin de votre âme doit passer avant tous les biens périssables pour lesquels vous m'avez livrée à bien des misères, et qui vous ont causé bien des tourments. Je vous pardonne, sire, et à cette heure de miséricorde et d'oubli, je ne me souviens que des dix-huit années que Dieu avait comptées pour ma part de bonheur dans cette vie. Je vous recommande Marie, notre enfant; soyez pour elle un père indulgent et bon, et si un regret vous échappe pour Catherine, qu'il parle en faveur de Marie!

CATHERINE D'ARRAGON (1). »

(1) Catherine d'Arragon mourut en 1533.

Cette lettre arriva au roi lorsqu'il était à table avec sa nouvelle épouse. Il resta quelques moments accablé; des pleurs s'échappèrent de ses yeux, et pressant convulsivement cette lettre, il murmura : « Pauvre Catherine!... noble cœur!... » Anne se leva impétueusement, et, dans l'excès de sa joie, qu'elle ne sut pas contenir, elle se tourna vers sa suite en s'écriant : « *Enfin, je suis réellement reine d'Angleterre.* »

A ces imprudentes paroles, le roi tressaillit; pour la première fois, peut-être, il la regarda sévèrement et se sentit vivement blessé. « Que chacun soit en grand deuil, messieurs, dit-il, car, en effet, la reine d'Angleterre est morte. » Puis il se retira, avec les marques sincères, mais tardives, d'un profond chagrin.

Le lendemain, la cour était en grand deuil. Anne de Bolein seule parut avec une parure de couleur éclatante (en jaune), brillante de fraîcheur et d'élégance. Chacun paraissait embarrassé de ce manque total de convenances. Leroi entra : son costume était sévère, il paraissait abattu; à la vue de sa femme, qui bravait aussi ouvertement ses ordres et ses dispositions, ses traits se contractèrent, il resta sombre, pensif, reçut avec une sorte de dédain les paroles gracieuses qu'elle lui adressa; puis, la repoussant lentement, sans cesser de la regarder, il dit : « Les funérailles de la reine d'Angleterre auront lieu dans huit jours, messieurs; l'abbaye que Catherine a fondée gardera son tombeau, et, seule dans ce royaume, cette abbaye conservera ses privilèges romains. C'est un faible tribut que je paye à ses vertus. Catherine d'Arragon est morte, mais son souvenir lui survivra. Elle a vécu *chaste et pure*, ajouta-t-il en appuyant sur ces deux mots, et sa mort est le premier chagrin qu'elle m'ait jamais causé. »

M^{me} LAURE PRUS.

Un Roman par la Croisée.

I.

Le négociant.

Un coup de sonnette, fort et sec, partit, un dimanche matin du mois de janvier de l'année 1845, du cabinet de M. Gerbier, négociant, demeurant sur la place Louvois à Paris, et alla retentir dans la cuisine où une vieille servante préparait le dîner. A ce bruit, Gertrude accourut chez son maître.

« Monsieur a sonné ? » demanda-t-elle.

Un homme d'environ cinquante ans, relevant, sur son front chauve, les lunettes qui reposaient ordinairement sur son nez, répondit par cette autre question : « Ma fille et ma sœur sont-elles revenues de la messe ? »

— Oui, monsieur, dit Gertrude, ces dames sont au salon : mademoiselle Marguerite regarde à travers les vitres et mademoiselle Dorothée se regarde dans la glace.

— Faites la venir.

— Qui ? mademoiselle Dorothée ?

— Et non ! laissez au contraire ma sœur se regarder dans la glace, et dites à ma fille que j'ai à lui parler... à elle seule, » ajouta-t-il, en pesant sur ce dernier mot.

Gertrude sortit. Un moment après, une jeune fille de dix-sept ans entra. Marguerite sans être jolie n'était cependant pas désagréable, et, bien que sa tournure fût un peu commune, elle rachetait ce défaut par une peau éclatante de blancheur, et par de beaux cheveux châtain-clair.

« Assieds-toi, car ce sera long, » dit M. Gerbier à sa fille, que ce début parut étonner. Elle prit une des modestes chaises de paille, qui, avec une table chargée d'un pupitre noir rempli de cartons et de

papiers épars, formaient le seul mobilier de ce cabinet.

« Ecoute-moi bien, Marguerite, reprit M. Gerbier.

— Quel nom, mon Dieu ! que celui-la, dit la jeune fille.

— Un très-beau nom ; c'était celui de ma mère, répondit-il, sans comprendre le reproche qu'il y avait dans l'accent de sa fille. Mon enfant, ajouta-t-il, il s'agit d'une affaire grave et probablement de la plus grave de toute ta vie.

— Je vais faire une affaire, moi ? dit Marguerite en riant.

— Il n'y a rien ici de plaisant, reprit M. Gerbier. Ta pauvre mère, qui est morte peu de temps après ta naissance, m'a laissé une charge très-difficile pour un homme qui connaît fort bien le cours des rentes et des actions des différents chemins de fer, qui sait ce que c'est qu'une lettre de voiture, une prime, un aval, un marché à terme ou fin courant, mais qui ne connaît rien à élever une jeune fille. J'avais bien pris avec moi ma sœur Dorothée, une personne d'âge, et qui certes aurait pu me remplacer près de toi ; mais quand tu étais petite, elle disait que tes cris lui attaquaient les nerfs ; plus tard, elle craignit qu'on ne la prît pour ta mère, et que cela ne l'empêchât de trouver un mari ; aujourd'hui, elle assure que c'est toi qui la fais paraître vieille... comme si elle n'avait pas assez de ses quarante-cinq ans ! Déjà, pour avoir la paix chez moi, car je ne pouvais mettre à la porte une sœur pauvre et qui n'a que moi pour soutien, j'ai été obligé de confier ton éducation à des mains étrangères... mais tu es sortie de pension depuis un mois... et je vais te marier.

— Me marier ? s'écria Marguerite. Ah ! mon père, est-ce qu'on se marie ainsi, sans préambules, sans préparations, sans mari ?

— Les préambules, les préparations, le mari, tout y est... Je ne fais jamais les choses à demi. Je me suis dit : Marguerite n'a

que quarante mille francs de dot, ce n'est pas une fortune; je trouve qu'il n'est pas prudent de donner à un étranger, non ma fille, puisque le mariage est une institution humaine et divine, mais de donner à cet étranger une fortune que j'ai amassée à la sueur de mon front... M. Georges Duchemin a trente ans; il y a neuf ans que je le connais; c'est moi qui lui ai prêté de l'argent pour acheter sa charge d'avoué; il m'a remboursé cette somme avant de se permettre, pour lui, la plus légère dépense... c'est d'un brave et honnête garçon. A présent il est riche, il t'a vue ici tous les dimanches, à tes sorties de pension, et sachant que je désirais te marier : « Il y a longtemps que je vous chéris et vous respecte comme on chérit et on respecte un père, m'a-t-il dit hier; soyez-le tout à fait en me donnant votre fille. » J'ai mis ma main dans la sienne, c'est comme si j'y avais mis la tienne, Marguerite. Le temps de faire le trousseau, de publier les bans, et tu seras avant deux mois madame Duchemin.

— O mon père! mon père! avant de me sacrifier, vous m'écoutez! s'écria Marguerite. Me donner un mari comme M. Duchemin! il est si loin du mari que j'ai rêvé!

— Rêvé!... interrompit M. Gerbier en faisant un bond sur son fauteuil. Rêvé!... Est-ce que les jeunes filles rêvent un mari?

— Toutes, mon père, toutes affirma sérieusement Marguerite.

— Et... à quelle espèce de mari rêvent-elles? demanda le négociant avec un accent et un haussement d'épaules, qui témoignaient son impatience et son humeur.

— Un mari charmant, répondit Marguerite comme souriant à une image invisible : beau, blond, d'une taille élevée, noble, riche, généreux, toujours mis comme un prince, domptant avec grâce les chevaux les plus fougueux, ne portant que des gants jaunes.... Cela me serait égal qu'il chantât, je ne tiens pas beaucoup au chant; mais, en compensation, je voudrais

qu'il dansât la polka et la mazurka pour me les faire danser.

— Ah!... toutes, les jeunes filles rêvent autant de bêtises que tu viens de m'en débiter là, dit M. Gerbier d'un ton de pitié comique. Allons donc, tu es folle! et lorsque tu seras la femme de monsieur Duchemin...

— Je ne la serai jamais, mon père.

— Ah! ah!... et pourquoi? reprit le négociant sans beaucoup s'émouvoir. Qu'as-tu à lui reprocher, je te prie?

— Tout, dit Marguerite....

— Tout?... répéta le négociant; c'est trop vague.

— Oui, tout... d'abord, il est avoué, c'est un état, et je ne veux pas que mon mari ait d'état.

— Pour cela tu as probablement quelque bonne raison?

— Oh! une excellente, mon père: un homme qui a un état est entièrement à son état, celui qui n'en a pas est entièrement à sa femme, et ce doit être fort ennuyeux, par exemple, si on veut aller aux Tuileries, qu'un mari vous dise : Impossible, ma bonne amie, j'ai une affaire... et puis, et puis, tant d'autres choses... Comment est-il possible que monsieur Duchemin songe à se marier, lorsqu'il n'a pas encore songé à apprendre la polka, la mazurka? je lui ai entendu dire qu'il ne les apprendrait jamais, qu'il lui suffisait de savoir danser une contre-danse, une simple valse... Enfin, mon père, M. Duchemin porte des gants noirs; et jamais je n'épouserai qu'un homme qui porte des gants jaunes. »

Marguerite aurait pu parler encore longtemps, son père ne l'écoutait plus. Ayant redescendu ses lunettes sur son nez, baissé la tête sur son livre de caisse, et repris sa plume, il faisait ses calculs au bruit des paroles de sa fille; lorsque ce bruit eut cessé, il dit tranquillement et sans discontinuer de poser ses chiffres les uns sous les autres :

« Est-ce tout? »

Marguerite, crut qu'elle avait gagné son procès, et voulant faire la généreuse à son tour, elle dit :

« S'il m'aimait, au moins.

— Et qu'elle autre preuve te faut-il, que celle de demander ta main ? répondit monsieur Gerbier.

— Ah ! vous croyez que cela suffit, papa, reprit la jeune pensionnaire d'un petit air malin... Au fait, il est inutile que je vous explique ma pensée... vous ne me comprendriez pas.

— Je le crains, dit le négociant d'un air affligé ; aussi, je ne te demande plus rien... Je n'ai qu'une observation à te faire : Dorothee, ma sœur, n'a pas toujours eu quarante-cinq ans, et la taille aussi épaisse qu'elle l'a aujourd'hui... Elle était fort jolie même, et par conséquent fort recherchée en mariage ; mais mademoiselle trouvait celui-ci trop petit, celui-là trop grand, cet autre se cravatait mal, ou bien celui-là n'avait pas l'état qui convenait à mademoiselle ; cet autre ne dansait pas la russe et le galop... dans ce temps, c'était la russe et le galop qui étaient à la mode. Bref, je n'avais, moi, jeune homme, d'autre conseil à donner à ma sœur que de lui répéter du matin au soir la fable de la Fontaine :

Certaine fille un peu trop fière,

Et Dorothee est encore à marier... Tu feras ce que tu voudras ; en attendant, donne l'ordre de mettre un couvert de plus pour M. Duchemin, que j'attends aujourd'hui à dîner, et laisse-moi.

— Ce qui veut dire, pensa Marguerite en se retirant, que mon père ne renonce pas à l'idée d'avoir M. Duchemin pour gendre... mais... nous verrons !

II.

Marguerite Gerbier à Amanda de Castelmorant.

Que tu es heureuse, ma chère ! tu as un nom de baptême qui finit en a ; tu as une particule et un nom de famille des plus ronflants, tu n'aimes aucun jeune

homme, et on ne te répète pas comme à moi, du matin au soir, cette fable de la Fontaine :

Certaine fille un peu trop fière.

Depuis ma sortie de pension, je suis en proie à toutes les tyrannies domestiques les plus désagréables ; on veut me marier à un homme que je n'aime pas ; et mon roman est commencé... j'aime...

Le grand mot est lancé ! ne me demande pas son nom ; je l'ignore... Il est grand, il est beau, il est blond, il a des moustaches ; et puis... il se met !... depuis un mois que tous les jours je le vois, il n'a jamais porté deux jours de suite la même cravate... enfin, c'est un vrai lion.

Mais je t'entends d'ici t'écrier : Puisque tu ne sais pas son nom, où le vois-tu donc ?

Écoute, Amanda, c'est très-romanesque ce que je vais te dire... cependant c'est dans l'ordre... c'est toujours ainsi qu'une jeune fille se marie.

Nous demeurons sur la place Louvois, où tu sais qu'il y a une fontaine ; rien ne prête au sentiment comme ces squares et surtout comme ces fontaines ; un jeune homme sentimental peut se promener devant la croisée de la demoiselle qu'il aime, sans attirer l'attention des passants, et le doux murmure des eaux dispose son cœur à la mélancolie. Or, il n'y avait pas trois jours que j'étais sortie de pension, lorsque un matin je me mis à regarder sur la place et remarquai un jeune homme les yeux fixés vers notre maison. Je te dirai même plus, Amanda, les yeux fixés sur la fenêtre derrière laquelle j'étais ; par un sentiment que tu comprendras très-bien, Amanda, je devins toute rouge et me retirai précipitamment. Cependant, je veux bien t'avouer que, curieuse de savoir ce qui allait s'ensuivre, je me cachai sous un des plis du rideau et regardai.

Non, rien ne paraissait plus intéressant que ce jeune homme, ma chère ; il allait, il venait, il marchait sur cette place,

comme une âme en peine, et chaque fois qu'il passait devant ma croisée, il y levait les yeux, de grands yeux bleus, Amanda, pleins de larmes et de prières, et, ne me voyant plus, il les abaissait vers la terre, avec une expression qui me fit tant de peine, tant de peine, que je me replaçai à ma croisée; mais sans le regarder, comme tu le penses bien, et affectant même une indifférence bien éloignée de mon cœur. Singulier effet de la sympathie dont les romans que nous dérobions aux femmes de chambre de la pension, donnent une description si vraie! je ne regardais pas ce jeune homme, Amanda, je te le jure! eh bien, je croyais sentir à mes joues, à mon front, que lui me regardait.

Ce que je te raconte là, Amanda, se renouvelle deux fois par jour. En me réveillant, je trouve ce bel inconnu en faction devant ma croisée; et lorsque le jour tombe, j'aperçois encore son gant jaune agiter la petite cravache qui lui sert sans doute quand il monte à cheval; car il doit monter à cheval; qu'en penses-tu?

Voilà donc ma vie! chère Amanda: le matin, guetter son arrivée, afin de ne pas trop le laisser se morfondre, car depuis quelques jours le froid est devenu assez vif; le soir, voir celui que j'aime s'éloigner bien triste... et moi aussi je suis bien triste... on veut me marier à un jeune homme grave, qui ne porte pas de moustaches; il est avoué; en voudrais-tu toi?

Adieu, adieu, Amanda; j'espère dans quelques jours t'apprendre du nouveau.

Ton amie à la vie et à la mort.

III.

Amanda de Castelmorant à Marguerite Gerbier.

Eh! mon Dieu, ma chère amie: un jeune homme grave, sans moustaches, un avoué, voilà celui que j'épouse, moi, sans faire un roman par la croisée, sans rêver de beaux blonds en gants jaunes. Tu vas peut-être

dire que je me hâte de devenir madame... Que veux-tu? j'ai peur de rester fille comme ta tante Dorothée; puis d'ailleurs, je ne rêve pas, moi je pense... et comme c'est ma mère, ma bonne mère, qui m'a présenté cet époux, je l'ai accepté sans aucunes façons. Je suis sortie de pension pour faire mon trousseau; adresse-moi donc désormais tes lettres chez ma mère; et bien qu'elle ne connaisse pas M. Gerbier, elle sait l'amitié qui nous lie; ainsi, toi et ta famille vous recevrez une lettre d'invitation pour assister à la cérémonie religieuse qui se fera à l'église de la Madeleine; le soir il y aura bal chez maman; j'espère qu'à cette époque les promenades de l'inconnu auront eu un résultat, tu connaîtras son nom, et tu me le présenteras comme ton fiancé... si déjà il n'est pas ton mari.

Adieu; en attendant, tiens-moi au courant de toutes les péripéties de ton drame. Où en êtes-vous? le dénouement approche-t-il? la toile se lève-t-elle sur le cinquième acte, et le dernier tableau représente-t-il un salon, une corbeille de mariage; ton père d'un côté, ta tante de l'autre, toi au milieu, et l'inconnu à tes genoux? Adieu, folle! je t'embrasse.

IV.

Marguerite Gerbier à Amanda de Castelmorant.

Quoi! ta mère te présente un époux, tu l'acceptes, on fait le trousseau, la noce se prépare, et tu seras madame... (tu ne m'as pas dit le nom de ton futur), sans avoir éprouvé tous les tourments d'un amour contrarié!... C'est stupide!... Enfin, ta mère le veut, tu le veux, il le veut, je le veux aussi. Epouse, épouse, pauvre enfant; sois heureuse! sans avoir acheté ton bonheur par des siècles de tourments; ton roman est fini sans avoir commencé... ne parlons donc plus de toi.

Parlons de moi, dont l'existence est si accidentée, que je ne sais comment j'ai le courage d'y suffire. Je ne te parlerai pas de trois partis que j'ai encore refusés cette semaine : un notaire, un négociant en vins et un chef de bureau au ministère de l'intérieur, parce que cela est sans importance aucune. Parlons de l'inconnu, oui, de l'inconnu, il l'est encore. Il se promène encore; ce qu'il faisait il y a un mois, il le fait encore; cela n'avance pas d'une ligne, et s'il faut te l'avouer... je trouve cela bien long, ma chère Amanda.

Il faut, pendant que j'y suis, que je te raconte une petite aventure qui prouve bien qu'on ne doit pas se fier aux hommes, que ce sont tous des êtres légers, trompeurs, dissimulés;... mais écoute!

Notre maison se compose de trois locataires: au troisième demeure, avec sa femme, un marchand de bois retiré; le mari est fort malade, la femme ne reçoit personne; au second, c'est nous; et le premier est occupé par madame de Senange, chez laquelle se réunissent tous les soirs une foule de nièces et de neveux. Bien que cette dame soit vieille, elle aime la jeunesse; bien qu'elle soit impotente, elle veut que l'on s'amuse; bref, nous dansons chez elle tous les soirs. Un des neveux, Alfred Deville, devint amoureux de moi; il ne me l'avoua pas, mais cela se voyait si clairement, que toutes les demoiselles se le disaient tout bas. En effet, si nous jouions aux petits jeux, c'était toujours sur ma main qu'il venait déposer un baiser; si l'on dansait, c'était toujours avec moi qu'il ouvrait le bal; puis c'était de ces petits mots dits à demi-voix : « Comment vous portez-vous? — Vous avez une bien jolie robe! — Descendrez-vous demain soir chez ma tante? — Voulez-vous nous jouer une contredanse? » Enfin, de ces choses toutes simples en apparence, qui n'ont l'air de rien signifier, mais qui ont une haute portée, n'est-il pas vrai, ma chère Amanda, et dont tu comprends

toutes les conséquences.... Or, j'étais en droit de croire ce jeune homme éperdument amoureux de moi; je t'avouerai même qu'il ne me déplaisait pas, et que je pensais déjà à désoler mon bel inconnu en épousant Alfred, lorsque hier, oui, Amanda, hier au soir, madame de Senange nous annonce qu'il épouse... Amélie, sa cousine, une jeune personne fort bien, je l'avoue; mais à laquelle il ne donnait aucune attention, qu'il n'invitait que rarement à danser, et pour laquelle je ne lui ai vu faire aucun de ces frais d'esprit qu'il dépensait avec moi. Fiez-vous donc aux hommes! ma chère Amanda, c'est à ne plus croire à rien.

Adieu, plains-moi, car je n'ai que dix-sept ans, mais j'ai déjà bien des déceptions!

V.

De la même à la même.

Amanda, Amanda, lis, lis vite, et dis-moi ce que cela signifie. Je suis abasourdie, anéantie, morte, je ne conçois pas, je ne devine pas, je me perds en conjectures, je ne pense plus à force de penser, je jette ma langue aux chiens, et ma vie à qui me dira le mot de cette énigme. Suis-moi bien. Je venais de remettre à Gertrude la lettre que je t'ai écrite ce matin, pour la jeter à la poste, lorsque, par un de ces hasards qui sont comme un pressentiment, comme une seconde vue, je m'approchai de la croisée, dont je soulevai machinalement et sans aucune arrière-pensée un coin du petit rideau, car il n'était pas l'heure où mon inconnu se promène.... je le vois devant moi, il était arrêté; aussitôt que je parus, il tira une lettre de son gilet et me la montra... Étonnée, autant qu'effrayée, un nuage passa sur mes yeux; ils se fermèrent. Quant je les rouvris, son audace avait augmenté, ses gestes, ses regards, demandaient la permission de monter; il joignait les mains, il suppliait, il montrait sa lettre... et moi, immobile, clouée à

ma place, je ne savais que faire, que résoudre... Gertrude était sortie, sans cela je l'aurais envoyée dire à l'inconnu de se calmer. Elle aurait pris la lettre, que j'aurais portée à mon père; il l'aurait lue, nous aurions su quel était le nom, le rang de celui qui demandait mon cœur et ma main. Je pensais à me confier à ma tante, lorsque soudain je vis mon inconnu faire un bond de joie, puis se précipiter tête baissée dans la maison. Au même instant, on sonnait à la porte de l'appartement...

Que faire? tu comprends ma perplexité, Amanda; il n'y avait que moi pour ouvrir la porte... je me décide: le cœur me battait à m'ôter la respiration et la force de marcher, mes yeux étaient si troubles, que je ne voyais pas le pêne de la serrure, et ma main tremblait tant, lorsque je l'eus trouvé, que mes doigts n'avaient plus de force; enfin, la porte est ouverte... Ce n'est pas lui!... c'est une personne qui demande un renseignement; lequel? je n'en sais rien, je n'écoute pas, car j'entends monter l'escalier... C'est l'inconnu, mon cœur me le dit, il est sur notre carré, près de moi, il me salue, il passe... m'a-t-il regardée ou ne m'a-t-il pas regardée? je n'en sais rien... et il monte...

J'eus comme une envie de lui crier: C'est ici! Je ne sais même si je ne l'ai pas fait; et, sans voix, sans force, j'attendais qu'il redescendît, car il n'y a au troisième que le marchand de bois retiré et sa femme. Un homme aussi distingué que l'inconnu ne doit pas avoir de rapports avec eux. Je l'entendais toujours monter; il sonna, on ouvrit, on parla, on s'expliqua sans doute, puis la porte se referma. Il va redescendre, j'écoute, j'attends... Il y a deux heures de cela, je viens de t'écrire Amanda, et j'écoute et j'attends encore!

VI.

L'enfant prodige.

Marguerite ne pouvait tenir en repos,

elle allait du salon à la fenêtre donnant sur la place Louvois, veuve de son promeneur habituel. puis de cette fenêtre à la porte de l'antichambre.

« Tu as des fourmis dans les jambes, » lui dit sa tante, qui ne comprenait rien à cette agitation peu ordinaire.

Enfin Gertrude parut tenant une lettre.

Pour Marguerite, il n'y avait qu'une lettre au monde, celle qu'elle venait de voir sortir du gilet de l'inconnu. Elle s'élança toute rouge pour la recevoir.

« C'est un imprimé, » s'écria-t-elle, examinant la lettre. Puis la décachetant, elle lut

« Madame veuve de Castelmorant a l'honneur de vous faire part du mariage de mademoiselle Amanda de Castelmorant, sa fille, avec monsieur Charles Duchemin, avoué près la cour royale. »

Mademoiselle Dorothée quittant son ouvrage regarda sa nièce, et attribuant sa pâleur et son abattement à l'annonce de ce mariage :

« Je te plains, ma pauvre petite; si tes prétendants prennent tous cette route-là, ainsi qu'ont fait les miens; tu risques fort de faire comme moi : de coiffer sainte Catherine. »

— Quoi? qu'est-ce? demanda Marguerite de l'air de quelqu'un qui se réveille en sursaut... M. Duchemin se marie, qu'est-ce que cela me fait?... ce n'est pas cela qui m'occupe... oh! mon Dieu, non, ajouta-t-elle en aliant se remettre à son poste d'observation devant la croisée.

— Savez-vous, Gertrude, ce que veut dire tout ce remuement qui se fait au-dessus de notre tête? demanda mademoiselle Dorothée levant les yeux au plafond comme pour indiquer l'étage supérieur.

— On emménage, mademoiselle, répondit Gertrude.

— Monsieur et madame Gros-Jean déménagent donc? demanda Dorothée.

— Non, mademoiselle, mais c'est tout

une histoire que m'a contée la femme de ménage du troisième. Imaginez-vous que ces gens-là ont un fils qui les a rendus bien malheureux ! D'abord il n'a jamais voulu continuer l'état de son père, premier chagrin ; puis quand on voulait lui faire épouser une cousine, jeune, aimable et riche, il s'est marié à une Anglaise qui n'a pas le sou, deuxième chagrin ; enfin, pour combler la mesure, il a joué cet hiver, et a perdu quinze mille francs. Grande colère du père, comme vous le pensez ; il a payé, parce que l'honneur avant tout, mais il ne voulait plus revoir son fils. Il y a un mois, le vieillard est tombé malade, mais si malade que tous les jours on s'attendait à le voir mourir ; sa pauvre femme était au désespoir, partagée entre son fils qu'elle adore, et son mari dont elle respectait les volontés ; pourtant elle ne voulait pas se priver du bonheur de voir ce fils coupable ; que faire donc ? Le jeune homme, qui a du bon, après tout, pour contenter sa mère passait ses matinées et ses soirées à se promener sur la place... Mademoiselle Marguerite, qui regarde si souvent de ce côté-là, a dû le remarquer, n'est-il pas vrai, mademoiselle Marguerite ? un grand blond, une petite cravache à la main, ayant toujours les yeux fixés par ici, c'est à dire plus haut ; enfin ce matin, il avait écrit une belle lettre à son père, une lettre qui ferait pleurer un mort, à ce que m'a dit la femme de ménage, il l'a montrée d'en bas à sa mère, la pauvre

femme a fait signe à son fils de la lui apporter, il est monté, on a fait lire cette lettre au père, qui en a été si ému, qu'il a pardonné... tant et si bien pardonné, qu'il ne veut plus que son fils le quitte, et que dans ce moment on emménage le mobilier des jeunes époux. »

Marguerite, qui avait très-peu écouté le commencement de ce récit, s'était peu à peu retirée de la croisée ; lorsque Gertrude fut arrivée à la fin :

« Eh quoi ! s'écria-t-elle, ce jeune homme blond, à moustaches, en gants jaunes, si sentimental, c'est le fils du marchand de bois ?

— Certainement, mademoiselle, et il est marié !..

— Ah ! pensa Marguerite avec accablement, encore une déception !

— Ma chère fille, dit M. Gerbier, qui entrain en ce moment, je viens de recevoir un billet de part ; nous serons de noce.

— Hélas ! dit-elle avec douleur, M. Duchemin épouse mon amie !

— C'est Charles, son frère, l'aîné, dit M. Gerbier en souriant, mais Auguste, l'avoué près le tribunal civil nous reste... à moins que tu ne veuilles décidément pas..

— Ah ! mon papa ! je vous demande pardon de toutes mes impertinences, je ne veux plus rêver un mari, et n'ai d'autre volonté que la vôtre, » s'écrie Marguerite se jetant au cou de son père.

M^{me} EUGÉNIE FOA.

Au Comte de Paris (1).

Mon prince aux blonds cheveux, protégez ces chansons,
Ces hymnes roses, blancs, frères comme l'enfance.
Je les ai pris au vol, ces légers papillons,
Pour les petits enfants, anges de nos maisons,
Comme vous êtes, vous, l'ange de notre France.

Votre mère sans doute avec sa douce voix
Vous dit des chants plus frais, petit enfant qu'elle aime;
Car sur son noble front Dieu voulut à la fois
Mettre la poésie et la splendeur des rois,
Et poser une étoile auprès d'un diadème.

Elle doit chaque jour, en ouvrant vos rideaux,
Frère des séraphins, âme candide et neuve,
Saisir des rêves d'or, des hymnes purs et beaux.
Vous êtes le plus fin de ses riches bijoux,
Le diamant qui luit sur son voile de veuve!

Oh! pressez-la souvent dans vos bras adorés!
Ses jours seront plus doux, ses larmes moins amères;
Comme des gouttes d'eau sous des rayons dorés,
Ses pleurs se sécheront quand vous lui sourirez:
Les sourires d'enfants sont les soleils des mères.

Ange, un sourire aussi pour ces chants des berceaux;
Vous y verrez fleurir l'enfance éblouissante,
Des êtres tout mignons, des nains et des roseaux.
Ouvrez votre palais à ce livre qui chante:
Je l'apporte pour vous ainsi qu'un nid d'oiseau.

Laissez-moi vous veiller, vous bercer en cadence,
Vous faire aimer le ciel, craindre l'ombre du mal.
N'êtes-vous pas aussi l'enfant de notre France?
Il faut que près de vous le poète s'élance
Et balance en chantant votre berceau royal.

M^{me} ANAÏS SÉGALAS.

(1) Ces vers, écrits sur un volume des *Enfantines*, ont été adressés à S. A. R. madame la duchesse d'Orléans, qui a bien voulu envoyer, en échange, à l'auteur, une fort belle coupe de Sèvres.

Revue des Théâtres

Reprise de *Cendrillon*, opéra-féerie en trois actes et en prose, paroles de M. Étienne, musique de M. Nicolo Isouard de Malthe, représenté, pour la première fois, sur le théâtre impérial de l'Opéra-Comique, par les comédiens ordinaires de S. M. l'empereur et roi, le 22 février 1810.

Clorinde et Tisbé, filles du baron de Montefiascone, sont assises sur le devant du théâtre; l'une place des volants en dentelle au bas d'une robe de velours rouge; l'autre coud une guirlande de fleurs à une tunique de crêpe bleu-ciel. A gauche est une toilette; à droite une cheminée dans le coin de laquelle Cendrillon est assise sur un petit tabouret. Elle souffle le feu pour préparer le déjeuner.

Clorinde et Tisbé chantent en travaillant :

« Arrangeons ces fleurs, ces dentelles;
Ah ! ma sœur, que nous seront belles !
Ces robes nous iront au mieux ;
Nous allons fixer tous les yeux. »

De son côté, Cendrillon chante en tisonnant :

« Il était un p'tit homme
Qui s'app'lait Guilleri,
Carabi.
Il allait à la chasse,
A la chasse aux perdrix,
Carabi.
Tot, tot, Carabo,
Marchand de caraban,
Compère Guilleri,
Te lairas-tu mouri ?

— Taisez-vous, Cendrillon,

Interrompent Tisbé et Clorinde.

Petite impertinente !

Avec sa vieille chanson,
Dieux ! qu'elle nous impatiente ! »

Cendrillon continue.

« Il monta dans un arbre
Pour voir ses chiens couri,
Carabi.
Mais v'là qu'la branche casse,
Et Guilleri tombi,
Carabi
Tôt, tôt, Carabo,
Marchand de caraban,
Compère Guilleri,
Te lairas-tu mouri ? »

Un vieillard paraît à la porte; il demande l'aumône. « Hélas ! lui répond Cendrillon, je ne puis disposer de rien ! » (*S'adressant à Clorinde et à Tisbé*) : « Mes sœurs, donnez-lui quelque chose ? » Au lieu de cela, elles renvoient le mendiant avec un « Dieu vous assiste ! » et se remettent à causer des plaisirs qu'elles se promettent au bal. Mais Cendrillon, poussée par la pitié, s'approche du vieillard : « Entrez, lui dit-elle en le voyant transi, chauffez vous ! » Elle le fait asseoir sur son tabouret, lui donne une tasse de café, se place devant lui pour que Clorinde et Tisbé ne puissent le voir, et pour qu'elles ne puissent l'entendre, elle se met à chanter le refrain de sa chanson : « Te lairas-tu mouri ? » Cependant ses sœurs aperçoivent le pauvre homme, entrent dans une grande colère, le chassent... et il s'éloigne en disant à Cendrillon :

« Vous avez un bon cœur, tout vous réussira,
Le ciel vous récompensera. »

Le baron de Montefiascone vient pour déjeuner, ordonne à Cendrillon de mettre le couvert, et s'aperçoit qu'il manque une portion du café. « C'est Cendrillon qui l'a donnée à un meudiant, dit Clorinde. — Il avait si froid, si faim, répond la pauvre petite. — Elle n'en fait pas d'autres, ajoute Tisbé; hier je l'ai surprise portant à dîner à la vieille concierge. — Elle est si pauvre, si infirme, reprend Cendrillon. — Apprenez, mademoiselle, s'écrie le baron de Montefiascone, que vous n'avez pas le droit de donner ici la moindre chose... Vous n'aurez rien à déjeuner. — Ça m'est égal, se dit-elle, le vieillard a bien mangé. (*Elle s'assied*

au coin du feu et grignotte une croûte.)

Le baron de Montefiascone raconte à ses filles que Ramir, prince de Salerne, arrivant d'un long voyage avec son précepteur, le sage Alidor, a trouvé un testament par lequel son père, mort depuis un mois, lui enjoint de prendre une femme un mois après sa mort. C'est aujourd'hui le jour fatal, ajoute le baron, et le prince réunit ce soir dans une fête toutes les jeunes filles nobles de son royaume, afin de choisir parmi elles. « Le roi est-il beau ? dit Tisbé. — Cela se demande-t-il ? répond le baron. — Vous l'avez donc vu ? — Non. — A-t-il de l'esprit ? dit Clorinde. — Cela va sans dire. — Vous le connaissez donc ? — Non ; mais son précepteur, le sage Alidor, sait toutes les langues, lit dans les astres ; on dit même qu'il a des intelligences avec les génies... J'espère bien que le choix du prince tombera sur l'une de vous... Je suis pauvre, mais aussi noble que le roi. Nous descendons en droite ligne de Charles-le-Simple par les hommes, et de Frédéric-le-Cruel par les femmes. (*On entend un bruit de cor : ce sont des seigneurs à cheval qui se dirigent vers le château.*) Le baron se sauve en criant : « Cendrillon, ma perruque ! » Tisbé : « Cendrillon, venez me lacer ! » Clorinde : « Cendrillon, venez me coiffer ! » La pauvre petite ne sait auquel entendre... Alidor et le prince, sous les habits d'un écuyer, entrent ; apercevant Cendrillon qui se sauve : « Est-ce que nous vous faisons peur ? lui dit le prince. — Oh, non ! mais ces demoiselles m'attendent. — Vous n'êtes donc pas une des filles de la maison ? — Je l'étais... C'est que, voyez-vous, M. le baron a deux filles d'un premier mariage ; il a épousé en secondes noces ma mère, qui était veuve, et dont j'étais l'unique enfant... Ah ! mon Dieu ! je crois que je m'embrouille. — Non, c'est très-clair ; ensuite ? dit le prince. — Hélas ! j'avais à peine sept ans, quand ma pauvre mère mourut, et je suis restée orpheline, avec deux sœurs

et un père. Mes sœurs ont de belles parures, des talents ; moi, je m'occupe des soins du ménage, et je suis toujours assise dans le coin du feu : voilà pourquoi l'on m'appelle la petite Cendrillon. » (*On entend le baron et ses filles qui crient : Cendrillon !*) Elle fait la révérence au prince, et se sauve en disant : « Il est bien gentil, ce jeune seigneur. »

Le sage Alidor, voulant éprouver le caractère des jeunes filles que le prince pouvait épouser, lui a fait prendre les habits d'un simple écuyer, et au sénéchal du prince, Dandini, l'homme le plus maniéré, le plus sot de la cour, il a fait prendre les habits du roi ; de cette façon, le prince, en cherchant à plaire aux filles du baron, sera sûr d'être aimé pour lui-même.

Le baron se présente flanqué de Clorinde et de Tisbé dans leurs éblouissantes toilettes. Alidor se nomme, et annonce que le prince va venir lui-même prendre ces dames pour les conduire à la fête. Les deux sœurs se montrent vaines, coquettes, ambitieuses, et regardent d'un air de dédain le prétendu écuyer. Bientôt Alidor et Ramir, précédés du baron de Montefiascone, sortent, afin d'aller au-devant du prétendu roi.

Les deux sœurs appellent Cendrillon pour qu'elle termine leur toilette : « Tu serais bien aise de venir au bal, n'est-ce pas ? lui dit Tisbé. — Oh, oui ! — Tu y ferais une jolie figure ! ajoute Clorinde. — Parce que j'ai de vilains habits, reprend Cendrillon. Eh bien ! mes sœurs, prêtez-moi seulement une des robes jaunes que vous mettez tous les jours, laissez-moi vous suivre ; je ne dirai à personne que je vous connais, je me mettrai dans un petit coin où l'on ne me verra pas ; si vous l'exigez, même, je me tiendrai derrière la porte, et je regarderai par le trou de la serrure. — Tu nous fais pitié ! » (*On entend la chasse qui s'approche.*) Dandini, le prétendu roi, entre suivi de ceux qui ont été au-devant de lui ; il dit une foule d'absurdités, que Tisbé et

Clorinde trouvent très-spirituelles; on s'apprête à partir. « Excepté moi, dit en pleurant Cendrillon, tous se rendent à la fête! — Vous y viendrez! » prononce tout bas Alidor, qui n'est autre que le vieux mendiant.

Voilà donc Cendrillon restée seule. « Vous y viendrez! répète-t-elle; hélas! ce sage s'est joué de moi! Ils sont loin, dit-elle regardant par la fenêtre; allons, retournons dans le coin du feu. » (*On entend Alidor chanter dans l'éloignement.*)

« Vous avez un bon cœur, tout vous réussira,
Le ciel vous récompensera. »

« Le pauvre est encore ici? » dit Cendrillon. Elle appuie sa tête sur sa main, et tout doucement elle s'endort.

Un salon magnifiquement décoré pour une fête; à droite est élevé un trône sur les degrés duquel Cendrillon, vêtue d'une parure élégante, dort profondément, dans la même position où elle s'est endormie au coin du feu; à gauche est un chœur aérien qui est censé chanté par des génies.

« J'ai dormi bien longtemps, dit Cendrillon ouvrant les yeux. Comme me voilà belle! s'écrie la pauvre enfant; suis-je bien éveillée? est-ce bien moi? (*Elle descend avec agitation les marches du trône.*) Les génies chantent :

« Vous avez un bon cœur, tout vous réussira,
Le ciel vous récompensera. »

Alidor s'avance. « Eh bien! lui dit-il, vous ai-je trompée? vous êtes à la cour. — Ah! seigneur! comment suis-je venue? qui m'a donné ces habits? — C'est un mystère que vous ne devez pas pénétrer. — Mes sœurs, mon père vont me reconnaître... je suis perdue! Moi, qui ne suis jamais sortie de mon coin du feu, comment oserai-je paraître? Je me trouve embarrassée dans ces beaux habits: c'est tout au plus si je puis marcher. — Prenez cette rose; avec elle, personne ne vous recon-

naîtra: vous aurez des talents, de l'assurance... mais ne la quittez jamais! (*Cendrillon place la rose sur son sein.*) En effet, dit-elle en levant la tête avec grâce, quel changement s'opère en moi! mes idées se développent; je reçois une nouvelle existence. (*Elle marche.*) C'est singulier! je ne suis plus la même! » On lui annonce que ses écuyers et ses pages demandent ses ordres. « C'est bien, répond-elle, qu'ils attendent! Ah! sage Alidor! dit-elle au précepteur du prince, c'est à vous que je dois ces prodiges. — C'est à vos vertus, » reprend le vieillard.

On entend la cour qui s'avance; Alidor emmène Cendrillon.

Clorinde et Tisbé arrivent; elles se disputent la conquête du ridicule Dandini, tandis qu'elles repoussent avec dédain le jeune et beau Ramir; puis la cour s'éloigne. Resté seul, Ramir s'écrie :

« Ah! s'il existe dans ces lieux
Femme sensible, aimable et belle,
Qu'elle se présente à mes yeux,
Mon cœur l'attend, ma voix l'appelle. »

Cendrillon s'avance sans être aperçue. « C'est le jeune écuyer; je me sens toute émue: vous avez l'air malheureux, lui dit-elle. — Hélas! madame, répond le prince, je ne puis trouver une femme qui m'aime: je ne suis qu'un simple écuyer... je n'ai qu'un cœur à offrir. — Et quel autre bien faut-il donc? lui dit-elle. » Le roi est fort touché de la beauté et des sentiments généreux de la noble étrangère. « Où sont vos états, madame? lui demande-t-il avec respect. — Ah! si vous les connaissiez! — Vous venez pour fixer le choix du prince? — Je viens pour applaudir à son choix; je désire rester inconnue. » (*On entend la trompette qui donne le signal au tournoi.*) Ramir se jette aux genoux de Cendrillon, la prie de l'accepter pour chevalier, et lui demande sa devise: « *Simplicité, constance*, » répond-elle. — Ces deux mots sont pour toujours gravés dans mon cœur, »

s'écrie le prince courant au combat.

Lorsque Cendrillon voit ses sœurs, elle leur fait présent de son riche collier, de ses bagues; profitant de ce qu'elles ne la reconnaissent pas, elle leur demande leur amitié, ce qu'elles n'ont garde de refuser à une si grande princesse. Le tournoi fini, Ramir conduit devant Cendrillon deux chevaliers qu'il a vaincus; ceux-ci déposent leurs armes à ses pieds; Cendrillon les leur rend gracieusement, et la fête commence.

Clorinde chante; Tisbé l'accompagne sur sa lyre. Dandini exige que Cendrillon se fasse aussi entendre. Elle chante et danse tour à tour, en s'accompagnant d'un tambour de basque. Le prince ne contient plus son admiration : « Madame! s'écrie-t-il oubliant son déguisement, acceptez la couronne : c'est le roi qui vous l'offre! — Le roi! s'écrie Cendrillon, qui croit que le roi est Dandini; jamais! » (*Elle jette la rose et s'enfuit.*) Toute la cour s'élance après elle.

Tisbé et Clorinde sont furieuses contre cette étrangère qui leur a enlevé l'amour du roi; « mais, princesse, pages, écuyers... tout a disparu... s'écrient-elles, on n'a plus trouvé qu'un soulier si petit, si joli, qu'on le dirait travaillé par la main des fées. Le roi est bien puni... tant mieux! »

Le baron accourt annoncer à ses filles que celui qu'ils croyaient le prince n'est que son sénéchal, et que le jeune écuyer vainqueur du tournoi est le prince. « Mais consolez-vous, ajoute-t-il, ce Dandini, que vous aimez, l'une de vous l'épousera; le roi le veut. » Les deux sœurs, qui s'étaient disputées à qui l'épouserait quand il était roi, se disputent maintenant à qui ne l'épousera pas. Pour combler d'ennui les deux orgueilleuses, Cendrillon arrive sous ses pauvres habits. « J'ai entendu proclamer que toutes les filles nobles devaient se rendre au palais du roi, dit-elle. — Et vous avez cru que cela vous regardait, reprend avec dédain Tisbé? — Pourquoi pas? répond

Cendrillon; je suis aussi noble que vous, vous n'êtes pas plus jeunes que moi. » Elles veulent la faire sortir; elle résiste, et Clorinde ainsi que Tisbé lui cèdent la place.

Ramir a quitté l'incognito, il arrive dans ses habits de cérémonie; Cendrillon, qui, dans le roi, reconnaît le jeune écuyer, s'écrie : « Ah! malheureuse! je ne dois plus l'aimer! » En effet, Ramir ne pense qu'à la belle étrangère : Cendrillon n'est rien pour lui.

Cependant, le moment de se choisir une épouse est arrivé; Alidor vient l'en prévenir; les prêtres, les ministres, les gardes, le baron et ses filles arrivent, ainsi que toutes les jeunes filles nobles. Deux femmes portent chacune un coussin. Sur l'un est un diadème; sur l'autre, un petit soulier vert. Cendrillon désolée veut se cacher près de ses sœurs; elles la chassent. Alidor s'avance. « Pour obtenir la main du roi, dit-il, il faut mériter cette rose. — Elle était à moi! se dit Cendrillon avec douleur. — Que faut-il pour la mériter? demandent toutes les jeunes filles. — Celle qui chaussera ce joli soulier obtiendra la couronne et la rose. » C'est mon soulier! se dit encore Cendrillon. — Approchez-vous pour l'essayer, » dit Alidor aux jeunes filles. Aucune n'ose; Cendrillon se présente; toutes se récrient. « Mais il m'ira bien; car voici l'autre, dit-elle, montrant celui qui lui reste... » Elle met le soulier qui était sur le coussin. « La rose est à vous, lui dit Alidor. (*Au moment où elle place la rose à son côté, les femmes l'entourent. Il se fait un changement à vue : l'on aperçoit un trône, et Cendrillon se trouve vêtue de ses mêmes riches habits. Le prince tombe à ses genoux; puis il la conduit sur le trône, et lui pose la couronne sur la tête.*)

Cendrillon! s'écrient Clorinde et Tisbé suffoquées d'étonnement. — Oui, répond-elle, Cendrillon, qui vous promet de tout oublier... excepté qu'elle est votre sœur. — Vertueux Alidor, lui dit le prince, je vous dois mon bonheur! — Il vous fallait une

compagne douce, aimable, parée de toutes les vertus... Je l'ai trouvée : elle a été résignée dans l'adversité, modeste dans les grandeurs... — Ah ! mon père ! s'écrie Cendrillon, se jetant dans les bras d'Alidor. — Eh bien ! reprend-il, avais-je tort de vous dire :

« Vous avez un bon cœur, tout vous réussira,
Le ciel vous récompensera.

C'est ainsi, mesdemoiselles, que l'on a tiré parti du conte de Cendrillon, que vous savez si bien. La musique de cet opéra a eu de son temps un très-grand succès, qui se continue encore de nos jours, où la grand'mère, ainsi que la petite fille, se surprennent à chanter ensemble ses doux et faciles refrains.

J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

Correspondance.

Mais qui donc, mon Dieu ! a eu la première l'idée de danser, chanter, orner sa tête de fleurs, découvrir ses bras et ses épaules au milieu de salons resplendissants d'or et de lumières, quand au dehors la neige se balance dans l'air, le vent siffle le long des murs, les arbres tendent leurs branches désolées, la pauvresse et ses petits grelottent couverts de tous leurs froids haillons au coin d'un feu désert ! Était-ce pour s'étourdir par le mouvement, s'enivrer par le bruit, engourdir sa conscience, détourner sa pensée des malheurs du ciel et de la terre?... Mais alors, que le silence du lendemain d'un bal, d'un concert, d'une fête splendide a dû être triste, morne, menaçant !.... Pour les personnes riches, nées riches, qui ignorent le froid, la faim, les fatigues du travail, qu'elles dansent, qu'elles chantent, se parent des plus belles fleurs, des plus riches étoffes ; ces personnes n'ont ni remords, ni grands plaisirs : sans le savoir, sans le vouloir, elles sont utiles aux ouvriers, aux industriels qui vivent du luxe... Mais pour les personnes qui ont

en même temps la richesse de l'or, celle du cœur et de l'intelligence, je crois qu'elles ont encore autre chose à faire que danser, chanter et se parer ; à celles-là les remords, si elles ont laissé une mère mettre sa fille aux Enfants-Trouvés, si elles n'ont pas aidé son garçon à apprendre un état pour gagner sa vie... Mon Dieu ! ma chère, quand on veut faire un peu de bien en ce monde, que la vie est donc occupée ! Je crains bien que tu n'aies pas le temps d'écouter ma longue description de la planche III. Cependant, je commence.

Le n° 1 est la passe d'un bonnet d'enfant.

Le n° 2 est le fond.

Ce bonnet, d'une forme nouvelle, vient des magasins de l'*Industrie parisienne*, où j'ai vu en papier les patrons d'une layette composée de vêtements d'une grande utilité, et pour les mamans et pour les petits êtres que Dieu leur a confiés. Manteau, bonnet et robe de baptême — fichus — langes — chemises — pantalons de maillot — plastron ; en tout 22 patrons, 12 francs, rue Louis-le-Grand, au coin du boulevard.

Le n° 3 est un alphabet pour broder au plumetis, en soie jaune d'or, demi-torse, sur foulards blancs ou de couleur tranchante, ou bien en coton sur mouchoirs de batiste. Voilà pour nos pères et nos frères. Pour nous, ces lettres se placent dans un écusson, dans un nœud.

Le n° 4 et le n° 6 sont des entre-deux.

Le n° 5 est la moitié d'un dessin de Berthe, qui se brode en application de mousseline sur tulle de Bruxelles. Afin de t'assurer si celle-ci est à ta taille, coupe-la d'abord en grosse mousseline, et essaye-la. Si elle t'était trop étroite, relargis-la un peu du devant, un peu du derrière ; ces quatre *peu* feront assez, je l'espère.

On fait des Berthes en étoffes pareilles aux robes ; mais alors ces Berthes se taillent en diminuant, à partir du bas des trois gros ronds entourés d'un cercle, qui sont au haut de la bordure du devant, jusqu'à

la tête de l'espèce d'S qui, à partir du bas du devant, se trouve la seconde dans la bordure du bas de la Berthe. Ce patron coûte en mousseline 75 centimes, à l'*Industrie parisienne*, où on peut l'essayer.

Le n° 7 est un dessin de mouchoir, qui se brode au plumetis, et se continue tout autour. Tout dessiné sur belle batiste, ce mouchoir vaut 7 fr. 50 c., rue Louis-le-Grand.

Le n° 8 est un dessin qui n'a été placé là que pour contenir des points d'armes, que je vais t'expliquer.

Le premier, à droite, représente le *point de nœud*. Il s'exécute ainsi : enfile une aiguillée de coton à broder, fais-y un nœud; de ta main gauche, passe ton aiguille en dessous de la mousseline, au milieu du bout de la dent d'une feuille; avec ta main droite, tire ton aiguille en dessus; en tenant cette aiguille, laisse tomber sur ta mousseline l'aiguillée de coton pour former un cercle en partant de ta droite, passant à ta gauche et revenant à ta droite; alors place ton aiguille sous ce cercle de coton, et, en le ramenant avec cette aiguille, passe-la à deux fils de distance du trou par lequel elle est déjà sortie en dessus, puis de ta main gauche tire l'aiguille en dessous, tandis qu'en dessus tu passes, sous le cercle formé par le coton, les doigts de ta main droite, dans lesquels tu le retiens doucement et le guides en retirant un doigt à mesure que le cercle se rétrécit; lorsque tu n'y as plus qu'un doigt tu le retires, et le nœud se trouve formé. A quatre fils de distance du premier nœud, tu passes de même en dessous ton aiguille et tu fais un second nœud, puis un troisième, jusqu'à ce que tu en aies semé toute la feuille.

Le second se nomme le *point de pavé*. Il s'exécute en faisant trois points égaux, l'un à côté de l'autre, et partant de bas en haut; ces pavés doivent être trois fois plus petits que ce modèle, et pressés de manière à ce que la feuille en soit presque couverte.

Le troisième se nomme *point coulé*. Il

s'exécute de bas en haut, de gauche à droite; c'est une espèce de point arrière (en couture), de point des Gobelins (en tapisserie), tu comprends? Il se fait aussi petit que tu le vois représenté.

Le quatrième est le *point de sable*. Il se compose de deux points partant de bas en haut, faits égaux, l'un à côté de l'autre, et d'un troisième point, partant de même, placé au milieu des deux points et les recouvrant dans leur longueur. Ces *points de sable* doivent se faire quatre fois plus petits que ceux de ce modèle, et pressés de manière à ce que la feuille en soit presque couverte.

Si tu n'as pas encore brodé le col et la manchette de la planche II, voilà de quoi remplir le fond de tes feuilles.

Ce n'est plus par la grandeur des dessins que les cols et les mouchoirs sont beaux et riches : c'est par le travail. Ainsi, un simple mouchoir de batiste, dont le dessin est à peine haut de 5 centimètres, coûte 70 à 80 fr., sans la dentelle.

Le n° 9 est un dessin de pantoufle, qui représente des branches de petites roses, dont le feuillage est gris. Le fond de la pantoufle est bleu-ciel : c'est tout à fait rococo.

Le n° 10, ce sont les signes qui représentent les couleurs. Si tu veux faire le feuillage naturel, tu remplaces le gris par du vert, le gris-pâle par du vert-pâle, et le fond sera vert-chou.

Ces pantoufles coûtent, échantillonnées, 2 fr., à l'*Industrie parisienne*.

Je ne t'ai pas donné de cols pour les chemises de la planche II; en voici de formes différentes.

Le n° 11 est un col en batiste, qui se taille double, dans le sens de la lisière, de façon qu'il n'y ait pas de couture aux deux côtés qui se regardent. On réunit ces modèles à l'envers, on les retourne, et tout autour du haut et du devant on fait un rang de points arrière.

Le n° 12 est son *porte-col* (je ne peux pas

trouver un autre mot). On le taille double, en madapolam, dans le sens de la lisière, et de manière à ce qu'il n'y ait pas de couture dans le bas; à ce porte-col, on coud, à l'envers, les quatre côtés du col, en laissant à gauche une ouverture à l'espace indiqué par deux étoiles. On retourne à l'endroit col et porte-col; puis on fait à ce dernier la couture qui est au milieu, en ayant soin de laisser du bas une espèce de boutonnière. On ferme les deux extrémités de ce porte-col par un surjet, au milieu duquel on introduit dans le haut un ruban de fil large de 8 millimètres, long de 40 centimètres.

Le n° 13 est un col en batiste, qui se rabat sur la cravate. Il se taille double, se coud de même, mais de plus il se coud des deux côtés qui se regardent, puisqu'ils se trouvent arrondis.

Le n° 14 est son porte-col. On le taille double, en madapolam, et de deux seuls morceaux, qui se réunissent aux quatre morceaux du col de la même manière que le précédent. On ferme le bas de ce porte-col et ses deux extrémités par un surjet; au milieu du bas, on fait une petite ouverture entourée d'un point de boutonnière.

Le n° 15 est un autre genre de col, qui se taille en batiste, et se coud comme le premier col.

Le n° 16 est son porte-col. On le taille en madapolam, et on le coud comme le premier porte-col.

Lorsque tu auras taillé six chemises, je suppose, taille de plus six paires de manchettes, et fais-les à tes moments perdus: une chemise use au moins deux paires de manchettes. Quant aux cols, tu sais qu'il en faut une grande quantité; on peut en changer un ou deux par jour; et puis il y en a de rabattus pour l'été et pour les figures sans barbe, d'autres pour les figures rondes ou longues... A *l'Industrie parisienne*, les patrons de chemise coûtent 1 fr. 50 c. et les patrons de cols 25 c.

J'ai oublié de te dire de marquer les

chemises dans le haut de la patte qui est au bas de la poitrine: de cette manière la marque se voit tout de suit et sans déplier la chemise.

Le n° 17 est le fond de la passe d'un bonnet du matin, qui se taille en mousseline et se couvre d'un semé brodé au plumetis. Au bas du fond, on ajoute un large ourlet, dans lequel on passe un ruban de gros-de-Naples rose ou bleu, que l'on noue derrière. Autour de tout le reste du bonnet, on fait un petit ourlet, on forme des plis sur le petit ourlet du fond, et on les coud à la passe, et quand on veut faire laver son bonnet, on découd les plis pour le repasser à plat comme ce modèle.

Le n° 18 est ce bonnet garni des trois nœuds de ruban, qui, de chaque côté, cachent les ourlets réunissant la passe au fond. Ce patron, coûte 75 cent., toujours rue *Louis-le-Grand*, au coin du boulevard.

Le n° 19 est un des côtés du devant d'une robe amazone.

Le n° 20 est le petit gousset dont le droit fil se place du côté du pli, à l'endroit où tu vois une étoile.

Le n° 21 est une des pièces de dessous le bras.

Le n° 22 est un des côtés du dos.

Le n° 23 est la moitié du collet, qui se taille double, et se coud, du côté du biais, au corsage. Il faut une couture dans le milieu de ce collet.

Le n° 24 est le dessus d'une manche Amadis. Tu peux faire cette amazone en drap léger pour monter à cheval, ou bien en nankin, en toile de laine pour voyager ou courir à la campagne. Ce patron coûte 4 fr. 25 c. à *l'Industrie parisienne*.

Le n° 25 est un rébus.

A présent, déposons nos ciseaux, notre dé, nos aiguilles, et, chacune dans le coin de notre feu, causons des événements de ce monde. Tu sais que M. de Lagrenée est allé en Chine pour échanger un traité de commerce avec le Céleste-Empire. Notre

ambassade a été parfaitement reçue. Dans un dîner, donné à Macao par Ke-Ing, ministre des affaires étrangères, mandarin au bouton rouge uni, décoré de la plume de paon, à peine étaient-ils assis, qu'on a présenté à nos Français, sur des petites soucoupes de porcelaine, des lettres en pâtisserie. Ces lettres, destinées à n'être pas mangées, mais à être emportées en souvenir, signifiaient : *Paix et union pour dix mille ans !* (Cela n'est pas trop exagéré pour un peuple qui compte cinquante siècles d'existence). On a servi ensuite un potage aux nids d'hirondelles, des ailerons de requins, des cartilages de tête d'esturgeons, des larves d'un insecte aquatique, etc. ; ils ont bu du sanchou (horrible vin de riz), du thé sans sucre, fait pour chaque personne dans sa tasse, et où les feuilles et l'eau se trouvaient mêlées. Quand notre ambassadeur a rendu le dîner à Ke-Ing et aux autres mandarins, à bord de notre vaisseau *l'Archimède*, où le traité fut signé, le vin de Champagne et la cuisine française ont paru du goût de nos alliés. Ke-Ing, voulant sans doute nous être agréable, parlant de l'ancienne amitié qui existe entre la France et le Céleste-Empire, fit cette remarque : « Vous avez les cheveux noirs, les yeux bruns, et votre peau est brune, il y a entre nous beaucoup de ressemblance. » C'est à dire, ma chère, que les Français de l'ambassade ont l'air de Chinois.... c'est flateur pour eux !

Voici une petite histoire du pays : Panse-Chen, juge criminel, mandarin du premier degré, au bouton rouge incrusté, est le mari de onze femmes ; il offre 10,000 piastres de la douzième ; il a un rival qui ne peut en offrir que 3,000. La jeune fille dit qu'elle ne vaut pas davantage (peut-être aime-t-elle le plus pauvre des deux maris ?) Le fait est que Panse-Chen ne tient à elle que parce qu'elle sait bourrer une shoé-tay (une pipe) et chanter en agitant, dans chaque main, une tasse

dans un sucrier... ce qui est très-bon genre pour les jeunes Chinoises. »

Tu sais aussi que M. Sainte-Beuve a été reçu de l'Académie ; il remplace Casimir Delavigne ; c'est M. Victor Hugo qui a répondu au gracieux et spirituel discours du récipiendaire, et, de sa voix grave et profonde, a fait entendre ces belles paroles : « Qui que vous soyez, voulez-vous avoir de grandes idées et faire de grandes choses ? croyez ! ayez foi ! Ayez une foi religieuse, une foi patriotique, une foi littéraire. Croyez à l'humanité, au génie, à l'amour, à vous-même. Sachez d'où vous venez pour savoir où vous allez. La foi est bonne et saine à l'esprit. Il ne suffit pas de penser, il faut croire ; c'est de foi et de conviction que sont faites en morale les actions saintes, et en poésie les idées sublimes. »

Avis à ceux qui, ne croyant à rien de toutes ces saintes et belles choses, sont étonnés que l'on ne fasse aucun cas de leur prose ou de leurs vers, et se disent *incompris*.

Je n'ai que peu de toilette à te recommander. Pour bal, pour soirée, toujours deux et trois jupes de tulle ou de mousseline — jupes de taffetas rose sur jupe de taffetas rose, la première relevée de chaque côté au-dessous du genou par un nœud de rubans de satin rose dont les deux bouts inégaux retombent jusqu'au bas de la jupe de dessous, laquelle jupe, par parenthèse, n'a besoin d'être en taffetas que sur une hauteur de 40 ou 50 centimètres ; corsage à pointe, orné du haut, d'une draperie ou d'une Berthe en gros-de-Naples pareil — deux touffes de petites roses sans feuilles, placées des deux côtés des oreilles. Une dame peut mettre une jupe grise sur une rose, et relever la première avec des rubans roses.

Pour dîner prié, pour visites, les jupes ont presque une queue de 10 centimètres — les chapeaux sont toujours petits et posés ni en avant ni en arrière — les robes de mérinos noir ou bleu de France, corsage amazone, manches en biais ou façon

Amadis, et pèlerine descendant derrière en pointe arrondie ; voilà le costume pour chez soi ; et pour emplettes , en jetant sur ses épaules une écharpe de flanelle écossaise , ou un pardessus pareil à sa robe.

La tapisserie est toujours une fureur ; on veut faire du nouveau, et l'on va à l'*Industrie parisienne* pour choisir des sujets de vieilles tapisseries qui représentent les scènes les plus fantastiques. A propos, je te recommande pour cet été une écharpe de guipure que je te conseille de faire d'avance. Tu trouveras coton, mousseline et leçon, rue Louis-le-Grand, au coin du boulevard.

J'ai encore à te dire que le rébus de la planche 11 représente un carte tournée — un marquis d'autrefois — une toue — des tonnes et une pendule.

Explication : *A tout seigneur, tout honneur.*

Et puis je t'embrasse et te quitte pour jusqu'au mois prochain. J. J.

Épiphémérides.

2 MARS 415. — *Meurtre d'Hypatia.*

Fille de Théan, célèbre mathématicien d'Alexandrie, formée par lui-même à la science qu'il avait cultivée avec succès, Hypatia surpassa son père en talent et en renommée. Douée d'une beauté rare, elle consacrait à l'étude les jours et une partie des nuits. Elle affectionnait surtout les principes de Platon, et préférait ses opinions à celles d'Aristote. Elle voyagea pour s'instruire encore. A son retour, les magistrats d'Alexandrie l'invitèrent à professer publiquement la philosophie, et l'on vit une femme s'asseoir dans la chaire illustrée depuis deux siècles par une suite d'hommes célèbres.

L'historien Socrate nous a transmis la méthode que suivait Hypatia dans son enseignement. Elle eut pour disciple Syné-

sus, depuis évêque de Ptolémaïs. Tous les préfets de l'Égypte recherchaient son amitié ; Oreste, le gouverneur, admirait ses talents, écoutait ses conseils.

Vêtue avec simplicité, souvent elle s'enveloppait d'un manteau pareil à celui des philosophes ; malgré ces précautions, les charmes de sa personne inspiraient aux élèves l'amour le plus ardent ; mais Hypatia demeurait calme et froide, et essayait de faire tourner au profit de la science la passion qu'elle avait inspirée.

Tant de vertu, de mérite, auraient dû exciter l'admiration ; ils n'excitèrent que la haine et l'envie. Saint Cyrille la regardait comme le principal appui du paganisme. Les partisans de cet évêque, ayant à leur tête un licteur, nommé Pierre, l'arrêtèrent, comme elle se rendait à l'école, la forcèrent de descendre de son char, la traînèrent dans l'église nommée *Césarine*, la dépouillèrent de ses habits, et l'assommèrent à coups de tuiles et de débris de pots cassés ; puis, leur rage n'étant pas assouvie, ils coupèrent son beau corps par morceaux, les portèrent dans les rues et les brûlèrent dans un lieu nommé *Cinaron*. « Cette action, dit l'historien Socrate, attira un grand reproche à Cyrille et à l'église d'Alexandrie ; car ces violences sont entièrement contraires à l'esprit du christianisme. »

Les ouvrages laissés par Hypatia n'eurent pas une destinée plus heureuse que la sienne : le mahométisme les détruisit avec toute la bibliothèque d'Alexandrie.

Mosaïque.

En parlant de la calomnie qui s'était attaquée aux œuvres de Casimir Delavigne, M. Victor Hugo a cité ce proverbe arabe : « On ne lance de pierres qu'aux arbres chargés de fruits d'or. »

les
mi-
ses

en-
des
les
aux
pa-
yait
e la

dû
que
ar-
ga-
ant
ar-
ole,
, la
ine,
om-
de
pas
par
s et
na-
ate,
et à
ces
du

eu-
que
aisit

at-
ne,
be:
ores



Dessiné par Levert.

Gravé par Ramours.

Journal des Demoiselles.

Ayuntamiento de Madrid